IMAGES

NUMERO SPECIAL



L'ASSAUT CONTRE L'EUROPE

L'EUROPE VOUS PARLE...

30 millièmes

No. 731 — LE CAIRE (EGYPTE)
12 SEPTEMBRE 1943



Chasseurs alpins italiens débarquant en Corse à la suite de l'attaque anglo-américaine contre l'Afrique du Nord. Ils défilent devant le monument élevé à la mémoire des morts de la dernière guerre.

Avant sa nomination comme ministre de l'Intérieur du Reich, Himmler, alors chef de la Gestapo, visite les troupes wallones que le quisling belge Léon Degrelle avait levées pour combattre sur le front russe.

Ne pouvant combattre efficacement la menace des bombardiers britanniques et américains par des batteries fixes, les nazis emploient maintenant des canons antiaériens mobiles, montés sur rails.

Ci-contre : les Allemands ont installé en plusieurs artères principales des villes côtières de la grande « Forteresse Européenne » des forts rotatifs destinés à refouler les assaillants. En voici un.

LE COLOSSE AUX PIEDS D'ARGILE

Une première grande brèche vient d'être, par l'invasion de l'Italie méridionale, faite à la Forteresse Européenne. Dans les milieux généralement bien informés, l'on estime que de nouveaux assauts seront lancés simultanément en d'autres points du Continent. La Forteresse serait-elle un colosse aux pieds d'argile ?

Des soldats italiens sortant d'un de ces réduits hérissés de canons qu'ils avaient construits sur la côte italienne.

La côte de la Manche est une des plus fortifiées du « Mur de l'Atlantique ». Voici un puissant ouvrage militaire dressant un formidable canon contre les assaillants éventuels. Mais le pilonnement aérien a raison de tous les obstacles avec une forte aviation.

L'ARMISTICE ITALIEN

Par sa signification militaire autant que politique, l'armistice italien est un événement de première grandeur. Au moment où les armées nazies battent en retraite sur le front soviétique, il semble constituer le prélude d'une prochaine reddition inconditionnelle de l'Allemagne. C'est pour cette raison peut-être qu'il ne comporte pas des clauses politiques, financières ou économiques. Le statut de l'Italie pourra certainement mieux être décidé dans un règlement général des comptes, d'autant plus qu'il intéresse plusieurs des Nations Unies, comme la France, la Grèce ou la Yougoslavie. Pour une fois donc, ajourner un problème, c'est, en l'occurrence, mieux que de le résoudre.

Pour l'Allemagne, la crise italienne s'est dénouée de la façon la plus compliquée. Les conséquences de la reddition italienne vont être profondes. Sur le plan militaire, de graves perturbations vont être causées en Europe balkanique où les Italiens avaient près de 20 divisions qui devront être relevées. D'autre part, le territoire italien luimême offre une base de départ très rapprochée en direction de la Yougoslavie, de l'Albanie et de la Grèce autour desquelles le Reich devra mener bonne garde. Il convient de relever aussi que l'occupation d'une partie de l'Italie permettra aux avions alliés d'attaquer efficacement les centres industriels allemands du sud de l'Allemagne et de Tchécoslovaquie, et de porter de nouveaux coups aux raffineries et aux puits de pétrole roumains. Enfin, l'on ne saurait trop souligner l'effet que la reddition italienne aura sur le moral des Allemands et des autres Etats satellites déjà fortement secoués par une série de graves défaites, ce qui appelle un rapprochement avec l'effondrement de la Bulgarie et de la dernière guerre qui a entraîné à bref délai celui des Empires Centraux. On peut prévoir dans ce sens des tentatives réitérées de la Bulgarie et de la Finlande notamment, pour sortir de la guerre.

La flotte italienne est encore une force appréciable, qui sera aussi un sujet de graves préoccupations pour l'Allemagne. Cette dernière ne négligera sans doute aucun moyen pour la soustraire à une mainmise alliée. Cette question est liée à la manière dont le gouvernement Badoglio essayera de se libérer de l'alliance allemande.

L'Allemagne n'ignorait pas toutes les conséquences fâcheuses que comporterait un effondrement italien. Le fait qu'elle n'ait pas pu l'empêcher en défendant l'Italie méridionale est, sur le plan matériel, l'indice d'une faiblesse interne irrémédiable. En 1939-40, la propagande anglo-française faisait grand état de l'incapacité du Reich à soutenir la guerre plus d'une ou de deux années, parce que la guerre moderne est trop coûteuse. Cette affirmation semble s'être vérifiée avec un retard de deux ans dû aux premiers succès militaires allemands. Aujourd'hui, après avoir pressuré toute l'Europe, les Nazis semblent au bout de leur rouleau. Nul ne contestera que la fin est proche.

NOTRE COUVERTURE

L'ASSAUT CONTRE L'EUROPE

L'attaque contre l'Italie a ouvert une large brèche à la forteresse européenne que Hitler se faisait fort de tenir. Sans laisser à l'ennemi le moindre répit, les Alliés attaquent maintenant en plusieurs directions, mettant à profit l'éparpillement auquel ils le condamnent. La photo de notre couverture montre un chaland d'invasion américain à bord duquel ont pris place une douzaine de soldats.



ANNIVERSAIRE ROYAL

L'Egypte entière a fêté cette semaine dans la joie l'anniversaire de naissance de S.M. la Reine Farida. « Images » est heureux, à cette occasion, de présenter à Sa Majesté ses vœux les plus respectueux.

Marshall

GÉNÉRALISSIME ALLIÉ

« Nos troupes ont déjà débarqué en Grande-Bretagne, en Afrique du Nord, dans plusieurs îles de l'océan Pacifique, et dans d'autres parties du monde. Elles débarqueront un jour en France, vous pouvez en être certain », déclarait il y a quelques mois le général George Catlett Marshall, chef d'état-major général de l'armée américaine dont on annonce la nomination imminente — à la suite des conversations de Québec — comme chef de l'armée d'invasion qui partirait des Iles Britanniques à l'assaut du continent européen.

Le général Marshall a 63 ans et sert depuis 40 ans dans l'armée américaine. Il se distingua durant l'offensive de 1918 sur l'Argonne, quand il réalisa le tour de force d'expédier dans un laps de temps n'excédant pas deux semaines — il était alors chef d'opérations de la Première Armée américaine — 500.000 hommes et 2.700 canons sur le champ de bataille.

On demandait un jour au général Pershing le nom du meilleur officier qui servit sous son commandement :

— Le colonel Marshall, sans aucun doute, répondit l'illustre soldat.

Un des traits dominants du caractère du nouveau généralissime allié est la modestie et sa phobie de la publicité.

Sa discrétion est absolue. L'histoire suivante en témoignera.

C'était durant sa première année d'instruction militaire. L'entraîneur physique de l'école avait recommandé ce jour-là d'enlever les baïonnettes des fusils, car on allait se livrer à quelques exercices hardis. Un élève n'entendit pas probablement l'instructeur, car il oublia d'enlever sa baïonnette. L'exercice avait à peine commencé qu'on entendit un cri. L'étourdi venait de transpercer son voisin avec son arme. Ce voisin s'appelait George Marshall.

On transporta le blessé à l'infirmerie dans un état grave. Il en réchappa par miracle. On eut cependant beau s'efforcer de lui faire dire le nom de son camarade négligent, Marshall ne consentit pas à le révéler.

— C'est une affaire réglée, ou qui se réglera, se contentait-il de répéter.

Il y a quelques mois, tandis que le chef d'état-major général sortait du bureau du ministre de la Guerre à Washington, il fut assailli par une nuée de reporters. La guerre en Tunisie avait à ce moment-là pris fin et tout le monde s'attendait à de grands événements.

Un journaliste, particulièrement audacieux, s'accroche à Marshall. Le général se retourne vers le curieux :

— Eh bien ?

— Où s'effectuera l'invasion de l'Europe ? demande le reporter.

Marshall fit le geste de regarder autour de lui, puis :

— Savez-vous garder un secret ? chuchote-t-il.

— Certainement, fit l'autre, les yeux luisant d'espoir.

— Moi aussi, dit le général en le laissant tout décontenancé.

SABOTAGE EN NORVEGE

Voici quelques points du pamphlet illicite publié en Norvège sur le sabotage du programme Quisling de travail forcé :

1. Remplissez la formule d'inscription en termes aussi vagues et incomplets que possible.

2. Ecrivez et téléphonez pour demander des renseignements sur le moindre détail.

3. Si vous êtes mobilisé, faites votre travail aussi mal et lentement que possible.

4. Fatiguez vos outils tant que vous pourrez.

5. Cachez ou détruisez les outils en votre possession.

6. Soyez toujours d'une politesse irréprochable.

7. N'ayez confiance qu'en vos amis de longue date.

Chaînes de lettres

EN HOLLANDE

Depuis quelques années, le système des chaînes de lettres avait connu une grande vogue. Il s'attachait des superstitions curieuses à l'obligation de les copier et de les envoyer à toutes les personnes susceptibles d'entretenir la chaîne. En Hollande, depuis quelques mois, trois lettres de ce modèle ont été distribuées par dizaines de mille dans le pays.

L'une d'elles s'adresse aux étudiants hollandais. Après avoir rappelé les différends entre les nazis et les universités hollandaises, elle continuait ainsi :

Etudiants hollandais ! Le 8 décembre 1942, on a examiné la possibilité d'envoyer 6.000 étudiants d'Orange dans des camps de travail en pays ennemi. Si les plans allemands sont exécutés, deux étudiants sur cinq seront transportés. Etudiants hollandais, quelle est votre réponse ?

Envoyez une lettre de protestations à Christiansen (Commandant Militaire Allemand) immédiatement, et signez « Un étudiant hollandais ».

Prenez des mesures de précautions pour éviter que la Police de Sécurité ne fasse une incursion dans les salles de collège ou les laboratoires. Si vous apprenez que des étudiants sont emprisonnés, prenez quelques jours de vacances à une adresse inusitée.

S'il vous faut écrire, envoyez vos lettres par messager. Prenez soin d'avoir assez d'argent. Clôturez votre compte en banque. Quand vous vous cachez, n'apparaissez jamais en des lieux où l'on pourrait vous reconnaître. Prenez un faux nom.

Rappelez-vous que toutes les difficultés que vous rencontrez ne sont rien auprès de la trahison que vous commettriez, si vous deviez participer, de n'importe quelle manière, à la croisade de Hitler contre la chrétienté. Résistez sur toute la ligne ! Soyez fermes ; Dieu est avec nous. Vive la Reine !



L'AVANCE RUSSE

La lutte pour les voies ferroviaires s'est développée ces dernières semaines en Russie avec une intensité remarquable. Progressant à toute allure, les troupes soviétiques se rapprochent à grands pas de la ligne du Dniepr où les Allemands sont censés se replier « conformément aux plans ». Les traits dentelés représentent la ligne générale du front russe dont le point le plus rapproché du Dniepr se trouve près de Bachmatch, importante jonction ferroviaire à l'ouest de Konotop, récemment occupé.

Carte générale de l'Italie montrant les bases aériennes et navales ainsi que les communications ferroviaires que les Alliés vont pouvoir mettre à profit contre les Allemands. La conquête de l'Italie méridionale et centrale ouvre également aux forces alliées l'accès de l'Adriatique, ainsi qu'il apparaît clairement, et facilite considérablement des opérations en direction de la Yougoslavie, de l'Albanie et de la Grèce. Par ailleurs, les centres industriels italiens pourraient augmenter le matériel nécessaire à des assauts de grande envergure, dans les zones de guerre environnantes. Ne serait-ce qu'au point de vue des bombardements aériens, l'occupation d'une partie de l'Italie met en danger les industries allemandes en Bavière, en Tchécoslovaquie et en Roumanie. Enfin, avec la possession de la Sardaigne, où les Anglo-Américains ont débarqué il y a deux jours, la partie nord de la Méditerranée occidentale passe sous le contrôle allié.

L'ITALIE A CAPITULE

Que reste-t-il de

LA FLOTTE ITALIENNE ?

La reddition sans conditions du gouvernement du maréchal Badoglio pose le problème de la flotte italienne. Que reste-t-il de cette flotte ? Où se trouvent les grandes unités navales italiennes ?

Les Allemands auraient déjà occupé les ports de Trieste, de Pola et de Fiume qu'ils convoitent depuis longtemps, car ils leur offrent un accès direct à la Méditerranée. Ces ports ne contiennent cependant qu'une très faible partie de la flotte italienne. Ne s'y trouvent à l'heure actuelle, en effet, qu'un cuirassé en voie de construction, un autre cuirassé gravement endommagé, deux croiseurs de 4.200 tonnes non encore achevés, ainsi que quelques petites unités, tels que des destroyers et des sous-marins en réparation.

On prétend également que les Allemands ont l'intention de s'approprier la flottille de sous-marins italiens des îles du Dodécanèse. Il est probable que les officiers italiens préféreraient couler leurs unités plutôt que de les livrer à leurs anciens alliés.

Il y a une semaine, une partie de la flotte italienne était encore à l'abri dans le golfe de Tarente. Cette escadre s'est réfugiée — dit-on — dans un des ports de l'Adriatique quand le débarquement des armées alliées en Italie continentale eut rendu sa position intenable. Elle est composée de trois vieux cuirassés, dont la construction remonte à l'autre guerre — ce sont probablement le *Andrea Doria*, le *Caio Duilio* et le *Giulio Cesare* — et de quelques croiseurs, destroyers et sous-marins. On avait bien essayé, quelques années avant le présent conflit, de remettre à neuf ces cuirassés. Mais les résultats furent négligeables. Ils ont d'ailleurs été tous touchés par des torpilles depuis juin 1940, ce qui a encore diminué leur efficacité de combat.

Les cuirassés de 35.000 tonnes tout récents se trouvant dans le port de Spezia : le *Littorio*, le *Vittorio Veneto* et l'*Impero*, sont armés de gros canons de 15 pouces.

Les croiseurs italiens sont au nombre de douze parmi lesquels un seul, le *Gorizia* — d'ailleurs endommagé — est du type lourd. Ce navire est armé de 8 canons de 8 pouces. Sept autres croiseurs dont le tonnage varie entre 5.000 et 7.874 tonnes sont dotés de canons de 6 pouces. L'un de ces croiseurs, le *Muzio Attendolo*, a été touché gravement au cours d'un raid récent et se trouve actuellement en réparation dans le port de Naples. Il faut mentionner également trois ou quatre croiseurs légers, du type *Rigolo*, d'un tonnage de 3.362 et armés de canons de 5,3 pouces. Ces unités, qui ressemblent à des destroyers lourds, ont été fort habilement construites. On a pu même y installer des moteurs assez puissants qui leur permettent de filer 41 nœuds à l'heure.

Les destroyers en service se montent encore à une cinquantaine.

Depuis juin 1940, les pertes de l'Italie en sous-marins ont été particulièrement lourdes. Plus de quarante de ces submersibles ont été coulés par la flotte britannique. Une cinquantaine restent cependant aptes au service.

La flotte italienne comprend en outre plusieurs navires auxiliaires : poseurs et dragueurs de mines, chalutiers, transports de troupes, bateaux-citernes, etc., ainsi qu'un petit porte-avions, le *Giuseppe Miraglia*.



PREMIER DÉBARQUEMENT EN EUROPE

Le 3 septembre, une heure avant l'aube, la Huitième Armée « reprenait son avance » et établissait une tête de pont en Calabre. Les troupes britanniques et canadiennes, commandées par le général Montgomery, débarquaient au nord de Reggio et lançaient deux poussées : une vers le sud qui se termina par la prise de Melito et la seconde se dirigea vers le nord en direction de Palmi. Entre temps, d'autres troupes pénétraient jusqu'à Aspromonte, à l'intérieur. La Huitième Armée avait occupé plus de 80 milles de côtes et capturé 3.000 prisonniers quand fut annoncée la capitulation du gouvernement italien.

Les Provinces du Sud

théâtre du premier débarquement allié en Europe

Après avoir établi une tête de pont en Calabre, les armées alliées ont débarqué en divers points du sud de l'Italie. Dans la revue londonienne « The Sphere », Ferdinand Tuohy parle du Sud italien si peu connu et que les événements ont placé pour quelques jours au premier plan de l'actualité mondiale.

La majorité des Italiens ne savent que peu de choses de cette région du sud de l'Italie dont l'invasion a commencé cette semaine.

Cinq millions d'âmes y vivent de l'agriculture et de la pêche, maigres ressources d'un pays ingrat.

« Il n'y a plus rien à voir dépassé Naples », disent uniformément les guides Baedecker & Co.

Eh bien, ces guides ont tort ! Il y a la baie de Salerne qui est à voir parce qu'elle est pittoresque...

Il y a Paestum qui est à voir à cause de ses ruines...

Il y a entre Brindisi et Bari de très beaux vestiges qui sont à voir.

Et puis il y a surtout le magnifique détroit de Messine !

Et Reggio en Calabre, et les blancs villages tout le long du liséré côtier qui sépare la mer de la montagne.

Mais on n'y trouve pas ces routes qui s'ouvrent droites et larges à l'automobile du touriste, ces auberges accueillantes où le voyageur peut s'asseoir à une table bien garnie et passer la nuit dans un lit moelleux.

•

On distingue quatre provinces dans le Midi italien. Elles portent toutes des noms d'une magnifique sonorité. Entendez-les chanter : La Campanie, Campania ; la Calabre, Calabria ; les Pouilles, Apulia ; la Lucanie, Lucania.

Les aérodromes sont nombreux dans la région, moins montagneuse que le reste du Midi.

La population de la baie est assez dense et prospère, mais elle est la plus illettrée de l'Italie.

Au nord de cette partie de la péninsule, plus vaste, plus fertile et moins accidentée, s'ouvre l'Apulie, ou pays des Pouilles. C'est là que se trouve Bari qui possède une Université et la grande station de radiodiffusion.

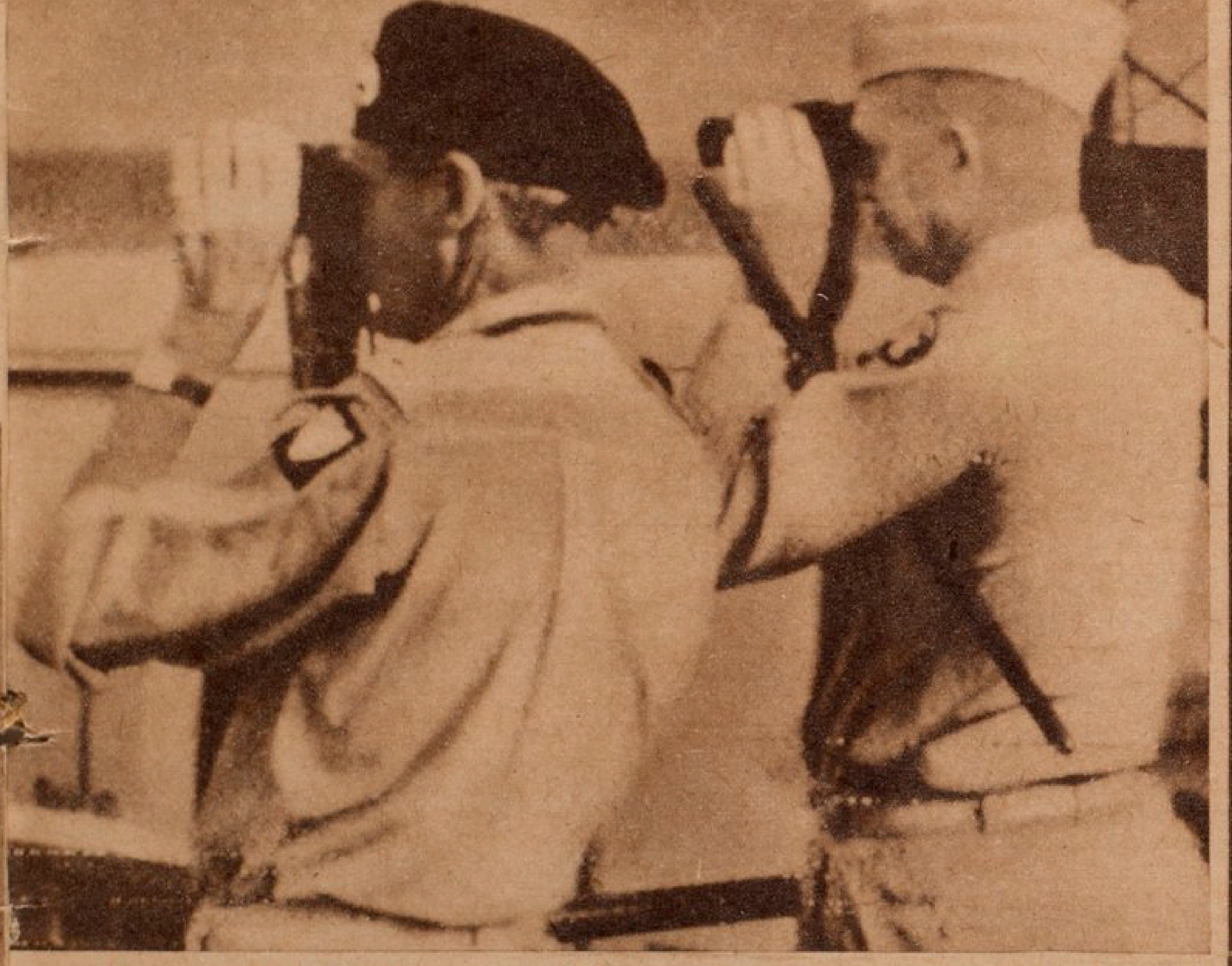
D'autres villes comme Brindisi et Foggia y attiraient avant la guerre les touristes épris de paysages romantiques et de baroque.

Aujourd'hui, ces noms n'évoquent plus que des bases aériennes et des objectifs militaires. Signe des temps...

•

Dans « Fontamera », l'écrivain Ignazio Silone a décrit d'une plume souple et sensible ces régions de l'Italie méridionale. Il en a portraituré la population nonchalante, ignorante et superstitieuse que l'impulsion fasciste de Rome n'est pas parvenue à atteindre. C'est de ce pays que partent les émigrants vers l'Amérique.

Parmi les plus intéressantes observations de Silone, on peut relever le mécontentement en quelque sorte endémique qui régnait dans ces provinces du Sud. Groupés pour ainsi dire autour de leurs prêtres, les paysans de l'Italie méridionale ne reconnaissent d'autre autorité que celle du clergé. Rome a pu irriguer leurs champs, leur construire des viaducs, tracer de nouvelles routes pour encourager leur commerce, leur attitude vis-à-vis d'elle a toujours été invariable. Ils avaient l'air de dire au gouvernement : « C'est bien. Maintenant que vous avez fait ces améliorations, laissez-nous en paix ! »



Les généraux Eisenhower et Montgomery, perchés sur une terrasse de Messine, examinent le territoire italien tandis que les forces anglaises et canadiennes achèvent leurs préparatifs pour l'assaut final contre la Calabre, avant la capitulation inconditionnelle de l'Italie.

La première de ces provinces s'étire jusqu'à la languissante Calabre, puis Salerne. Elle fait le bord de la péninsule à l'Ouest. Elle possède une route côtière qui descend du Nord vers le Sud et se laisse tenter par San Giovanni qu'elle relie à Reggio pour faire des deux villes ainsi unies un seul et même port. A droite, les Appénins, échine dorsale de la presqu'île latine, la séparent des régions de l'Adriatique.

La Calabre constitue la pointe de la botte italienne. Montagneuse, une vallée profonde la creuse en son milieu et c'est sur les bords de cet entonnoir que s'accrochent, comme pour ne pas glisser et tomber, petits bourgs et petits villages isolés et blanchis à la chaux. De vieux châteaux y dressent parfois une tour que les ans ne sont pas encore parvenus à ruiner, pas plus en effritant ses pierres qu'en l'abolissant dans la mémoire supertitieuse des paysans. Car il suffit qu'un léger tremblement de terre se produise en Calabre pour que les campagnards se réfugient sous le toit féodal auquel leur imagination attribue une mystérieuse puissance de protection.

Si la Calabre est à la pointe de la botte italienne, le pays lucanien en dessine le talon, avec les ports d'Otrante, de Bari et les villes intermédiaires sur la côte Adriatique. C'est en Lucanie que se trouve la baie de Tarente, célébrée par les poètes et bombardée par les Anglais.

Le sud de la péninsule a beaucoup souffert du contingentement de l'immigration aux Etats-Unis. Car chaque année des Méridionaux italiens se rendaient en Amérique, fuyant la pauvreté de leur sol. Aujourd'hui, l'émigration a repris, mais dirigée vers l'Amérique du Sud.

La tragédie du Midi a commencé en 1923. N'ayant plus d'horizon vers lequel s'échapper, la jeunesse de ces régions dut trouver du travail chez elle. Les autorités s'occupèrent de leur embauchage. On construisit aussi des écoles dans cette contrée désolée où 60 pour cent de la population ne savait ni lire ni écrire.

Paysans pour la plupart, ils ne veulent pas avoir un autre souci que celui de labourer nonchalamment leurs terres et de vivre « lentement ».

Les autres, ouvriers dans quelques industries agricoles récemment établies, n'ont d'autres ambitions que de travailler en paix.

Ces industries se rencontrent surtout à Reggio et à Bari où des fabriques de produits alimentaires (conserves et huile) sont parsemées. Un vin lourd y est produit.



Vue générale d'une phase du débarquement allié en Italie près de Reggio, au moment où des chalands d'invasion amènent de nombreux renforts en hommes et en matériel. (Photo transmise par bélinogramme).



Le jeudi 2 septembre, la veille du débarquement en Calabre, des soldats britanniques montent à bord des unités navales qui les transporteront à l'autre côté du détroit de Messine, au nord de Reggio.

Un tommy blessé est transporté sur le rivage à Messine. Les premières victimes, très peu nombreuses, furent ramenées du territoire italien par des chalands qui servirent aux troupes britanniques d'invasion.



L'EUROPE VOUS PARLE

Après quatre années de guerre, et après des échecs pénibles, les Alliés peuvent envisager l'avenir avec sérénité. Si la guerre n'est pas terminée, c'est qu'ils ne veulent pas d'une victoire boiteuse. Ils assiégeront l'ennemi dans sa forteresse et emporteront de haute lutte ses derniers refuges.

Au moment où les armées de la libération prennent pied en Europe, il est utile de faire connaître ce que pensent les patriotes des pays occupés. Peut-être les épreuves les ont-ils tant bouleversés que la haine et la passion leur ont enlevé toute figure humaine. Il n'en est rien.

Depuis quatre ans ils ont parlé, écrit, ils ont envoyé des émissaires qui sont venus rapporter fidèlement les missions confiées. Ils ont assuré les chefs alliés de leur amitié indéfectible. Il est de notre devoir d'aider nos lecteurs à sentir les émotions de ces centaines de millions d'êtres humains, affamés, torturés. « Images » est fier de réunir la gerbe des pensées de liberté des pays asservis. Nous avons pu rencontrer des personnes mêlées à ces mouvements, compulser des extraits des presses clandestines, connaître quelques faits d'armes des armées partisanes, qui sont trop facilement noyés dans les nouvelles quotidiennes. Nous transmettrons dans ce numéro le message des peuples opprimés.

Malgré les tourments et l'effroyable misère, les hommes d'Europe ont conservé leurs espoirs et leur jeunesse d'esprit. Leurs cœurs se sont trempés aux duretés de la vie. Il en est que cette épreuve a entamés. Certes, la liste des renégats et des traîtres est longue. Beaucoup ont « collaboré » avec l'ennemi, ont vendu leurs patries. Mais il faut juger les nations à leurs dignes représentants, et non à leurs aventuriers.

Telle est la leçon des millions de héros obscurs d'Europe occupée. Nous l'aurons tous entendue.

PARTISANS FRANÇAIS

par FERNAND GRENIER

Fernand Grenier, député français actuellement à Londres, travaille au Comité National Français à répandre les nouvelles des Francs-Tireurs et Partisans Français. Avec une fougue inégalée, à la radio, dans la presse, il appelle les Français, les enjoignant de se rallier, de soutenir le mouvement, ou tout au moins de reconnaître son importance. De la brochure qu'il vient de publier, intitulée « Francs-Tireurs et Partisans Français », nous extrayons ces passages significatifs qui jetteront la lumière sur l'effort des Partisans. La prose de Fernand Grenier, extrêmement chaleureuse, a des accents directs et passionnés qui font foi de sa sincérité. Il a d'ailleurs participé lui-même à l'action des F.T.P. Arrêté, il parvint à s'évader en 1941 et à rejoindre la « France Combattante » à Londres.

La stupeur et le désarroi qui suivirent la chute de la France en 1940 ne durèrent pas longtemps. Le peuple de France se ressaisit peu à peu, ouvrit les yeux et se décida à agir.

Un des incidents qui déclenchèrent la résistance fut la grève des mineurs de mai 1941. L'histoire de cette grève est encore mal connue, car jamais la presse parisienne, pas plus que Radio-Paris et les postes de Vichy n'en dirent un seul mot. Ce que nous savons de certain, c'est que les mineurs demandèrent une amélioration de leur ravitaillement et que, devant le refus des occupants coalisés avec le Comité des Houillères, les « gueules noires » se mirent en grève. La répression fut d'une férocité inouïe : tous les secrétaires de syndicats emprisonnés, tous les maires communistes massacrés. Les corons miniers furent soumis à une telle terreur que les mineurs sont demeurés depuis les plus farouchement hostiles aux hitlériens et aux traîtres qui les servent.

La situation s'aggrave rapidement en 1941.

Stuelpnagel comprit cette évolution de la situation. En juillet 1941, il signe un décret : la peine de mort pour tout rédacteur, imprimeur et distributeur de tracts ou journaux communistes, et 25 ans de travaux forcés à quiconque trouvera un tract et ne le portera pas à la Kommandantur la plus proche.

PREMIÈRES EXÉCUTIONS

Des otages sont bientôt fusillés parce que les ordres allemands ont été enfreints.

Ces premières exécutions soulèvent la colère populaire. Le sabotage se développe. Pour essayer de l'enrayer, de Brinon se rend à Vichy. Il obtient de Barthélémy, ministre de la Justice, et de Pucheu, ministre de l'Intérieur, la constitution des « Tribunaux Spéciaux » jugeant sans appel. Le « vainqueur de Verdun » appose sa signature... pas un geste de révolte contre les assassinats qui se préparent !

Bientôt les premières exécutions ont lieu et soulèvent la colère du peuple.

Quelques semaines plus tard, le premier groupe de francs-tireurs est constitué : il a pris le nom de « Jean Catelas » (en souvenir d'une des victimes condamnées par le « Tribunal Spécial »).

Il débute par un coup de maître : dans la région de Dreux, un train militaire saute ; plus d'une centaine d'hitlériens tués, autant de blessés. Le détachement assiste de loin à l'explosion qu'il a causée ; les hommes sont graves, immobiles. Leur chef dit simplement : « Nous avons commencé à venger notre Jean ! »

Depuis, un énorme chemin a été parcouru. Les F.T.P. (Francs-Tireurs et Partisans) se sont multipliés et disciplinés. Ils ont beaucoup appris et ils ont bénéficié d'une expérience qu'ils ont payée de leur sang.

L'ORGANISATION DES F.T.P.

Comment sont-ils organisés ?

C'est l'ennemi même qui nous apporte la réponse. Il a employé en 1941 et 1942 la tactique du silence. Malgré cela, les exploits des francs-tireurs se sont multipliés. Aussi, subitement, le 25 décembre 1942, « Gringoire » doit reconnaître l'existence des francs-tireurs en ces termes :

« Les F.T.P. sont composés d'escouades, de détachements, de compagnies. Leur constitution par bataillons est prévue.

« Chaque escouade des F.T.P. est composée de sept membres. A sa tête est placé un chef secondé par deux « responsables » :

« 1° Le responsable du matériel, chargé de se procurer des armes, des munitions, des explosifs et le matériel spécial destiné au sabotage des voies ferrées, des locomotives, des wagons, des lignes télégraphiques et des centrales électriques ; 2° le responsable aux renseignements, chargé de réunir le plus grand nombre d'indications sur certaines personnes, sur leurs habitudes, leurs domiciles, de relever les plans des lignes de chemins de fer, des centrales, des commissariats de police, des casernes de gendarmerie et de gardes mobiles. Par mesure de sécurité, chaque escouade est organisée en deux équipes de trois hommes chacune. C'est l'application du fameux principe du trio : les groupes de trois s'ignorent les uns les autres, et le responsable de chacun d'eux ne connaît que le responsable de l'échelon supérieur.

« Trois ou quatre escouades composent un détachement. A la tête du détachement est un chef secondé par deux responsables. D'autre part, le chef du détachement est aidé par un adjoint qui remplit les fonctions d'instructeur politique, de délégué à la propagande.

L'ARMÉE DE LA LIBÉRATION

Dans une lettre adressée au général de Gaulle, fin novembre 1940, les Francs-Tireurs et Partisans expliquent leurs buts et l'action déjà accomplie :

« ...Notre tactique est celle de la guerre d'embuscade et de guérilla. Elle consiste à mener des actions offensives bénéficiant au maximum des avantages de la ruse et de la surprise... Notre lutte n'aspire qu'à être digne, en cherchant à égaler les prodiges accomplis par les partisans de tous les pays contre un même envahisseur... Nous combattons pour la liberté avec la volonté de jouir de ses bienfaits, avec tous nos compatriotes unis dans la volonté de chasser au plus vite l'envahisseur, de punir les traîtres et de venger nos martyrs. »

Et en conclusion :

« Les F.T.P. se battent, font la guerre et savent mourir avec un grand courage et un cœur de soldat. C'est pourquoi ils demandent, au grand soldat que vous êtes, de ne pas laisser ignorer plus longtemps qu'ils font partie de la France Combattante. Leur plus ardent désir de soldats obscurs, inconnus, confondus dans la foule ardente des patriotes, afin de mieux pouvoir frapper l'ennemi, est de voir se former à l'appel de la France, et sur tout le territoire français, l'armée française de la libération pour en finir avec l'ignoble occupant dont la France tout entière est souillée. Le seul droit auquel prétendent tous les Francs-Tireurs et Partisans de France sera d'y prendre leur place pour se battre avec honneur et discipline. »

ACTIVITÉS DES F.T.P.

Sabotages, incendies, déraillements de trains d'effectifs et de ravitaillement, telles ont été les activités aussi audacieuses que dangereuses des Francs-Tireurs et Partisans dans toutes les régions de France.

Voici quelques extraits de leurs communiqués qui énumèrent la longue liste des exploits accomplis par les hommes isolés et par les groupes épars sur tout le territoire.

Du communiqué n° 19 du 20 décembre au 8 janvier 1943 :

« En zone récemment occupée, les F.T.P. ont fait dérailler un convoi de bauxite à Lestaque, à l'entrée d'un tunnel, et arrêté le trafic sept heures. Les groupes de destruction ont détérioré 200 wagons, 55 machines, sectionné 390 raccords de freins et saboté ou répandu 250 tonnes d'huile. Treize wagons de bauxite partant pour l'Italie ont été vidés pendant le parcours. A Marseille, un détachement motorisé a été détruit et trois Boches blessés. Le bureau de placement a été incendié. Douze locomotives neuves ont eu leurs tubulures de chaudières dynamitées au moment de leur livraison. Trente wagons-citernes ont été avariés dans l'Hérault. Dans une usine, 4.300 tonnes de paraffine ont été perdues par l'explosion d'une chaudière... »

Dans le communiqué n° 20 publié fin février 1943 on pouvait lire entre autres :

« A Marseille, une grenade a été jetée sur un groupe d'officiers nazis à l'entrée du Grand Hôtel, boulevard Garibaldi : un capitaine a été tué, un lieutenant-colonel et plusieurs officiers blessés. Deux wagons d'essence ont été incendiés, 250 tonnes de coaltar et 85 wagons détruits. A Nîmes, un camion-citerne d'essence a été incendié. A Saint-Girons, un bureau de placement nazi a sauté. Un train allemand venant de Clermont a déraillé à Saint-Germain-des-Fossés. Une locomotive a déraillé à Pontmort, arrachant 200 mètres de voie, et un train a déraillé à Clermont-Ferrand. A Limoges, la centrale électrique et une usine d'aviation ont sauté.

« Au cours de toutes ces opérations, où se sont distingués de nombreux F.T.P. par leur courage et leur discipline, tous les hommes se sont retirés sans pertes ; nous avons eu 4 patriotes blessés, dont 1 grièvement... »

LA RÉPRESSION FUT TERRIBLE

La répression fut terrible, et le gouvernement de Vichy a collaboré avec les nazis sans relâche.

Car l'ennemi, dit Fernand Grenier, a mis tout en œuvre pour freiner le développement de la lutte des patriotes armés.

La presse ennemie elle-même avoue l'existence, l'activité, l'héroïsme de tous ces patriotes, hommes et femmes, qui savent combattre l'ennemi exécré.

Qui savent combattre et mourir, comme en fait foi ce récit pathétique extrait de la lettre du Comité Militaire National des F.T.P. au général de Gaulle :

« Le 27 novembre, sept francs-tireurs, arrêtés en avril, ont été exécutés au camp de Ruchard. Six avaient été condamnés le mercredi 21, et un le jeudi. Le vendredi, ils ont été prévenus que leur exécution aurait lieu le mardi suivant.

« Ils ont été extraits de la prison à l'heure des visites et sont passés au milieu de leurs familles refoulées par la Feldgendarmerie. De la prison de Tours au camp de Ruchard, on les amena dans le même camion que leurs cercueils. Ils chantèrent « La Marseillaise » tout le long du trajet. Ils ont été tués en deux groupes : quatre et trois, nus jusqu'à la ceinture. Pendant que les Allemands, sans se presser, mettaient les premiers tués dans leurs cercueils, et cela en présence des trois autres, l'un d'eux, âgé de 21 ans, eut une défaillance et cria : « Maman ! Maman ! » Puis, il se reprit et, comme les deux autres, tomba en criant : « Vive la France ! » Tous étaient pères de famille ; l'un d'eux, de quatre enfants et bientôt d'un cinquième.

CONTRE L'ATTENTISME

Reste à répondre aux arguments avancés dans certains cercles français de l'étranger, pour condamner l'action des F.T.P.

Le premier de ces arguments est celui-ci : « Le développement de l'activité des F.T.P. a décidé l'ennemi à exécuter des otages. » C'est faux, politiquement et historiquement. Les premiers otages ont été fusillés à Paris en juillet 1941, alors que les premiers détachements de francs-tireurs ne se sont organisés que deux mois plus tard. En outre, l'envahisseur avait déjà utilisé la violence au moins deux fois : contre les étudiants parisiens, le 11 novembre 1940, et contre les mineurs du Nord et du Pas-de-Calais, en mai 1941. Il n'y avait pas encore de francs-tireurs à ce moment-là pour justifier la fusillade de l'Arc de Triomphe et le massacre des maires communistes du bassin houiller du nord de la France. A la vérité, **les hitlériens se sont décidés à recourir à la terreur, dès qu'ils se sont aperçus que le peuple français refusait de collaborer et résistait de plus en plus vigoureusement à l'envahisseur et à ses complices.**

Il en est qui conseillent l'attentisme.

A la réflexion, c'est un argument qui remonte loin dans l'histoire, et qui divise toujours les partisans de l'action et les timorés. Quand Charles VII jugeait tout perdu, la conscience française se manifestait avec éclat par la voix d'une bergère de Domrémy : Jeanne d'Arc. C'est elle qui avait raison.

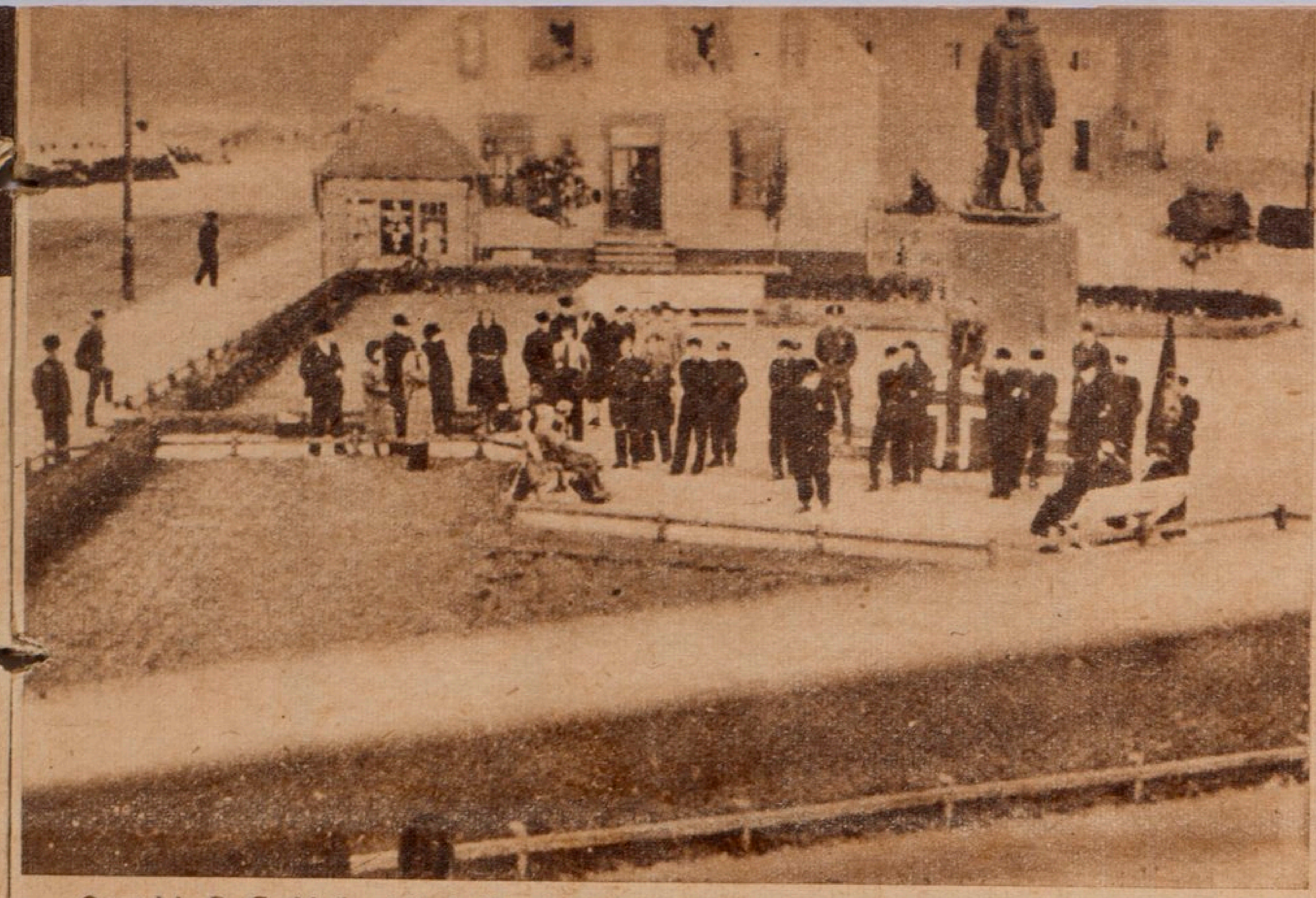
Quand les Girondins voulaient temporiser, alors que les nobles conspiraient et que le duc de Brunswick lançait son insolent manifeste à l'adresse de Paris, la Patrie en danger s'incarnait dans les Jacobins.

Plus près de nous, à l'échelle internationale, les deux grands courants historiques devaient encore se manifester après la guerre de 1918. Je me souviens de la théorie en honneur à une certaine époque, pendant le développement du parti national-socialiste : « Attendez, Hitler s'usera... » On sait ce qu'il en est advenu.

Attendre, toujours attendre, était aussi le grand argument des Munichois. « Nous ne sommes pas prêts », était le prétexte pour



Les prisons de Belgique sont remplies de patriotes réfractaires à l'Ordre allemand.



Quand le Dr Gœbbels visita la Norvège récemment, sa propagande prétendit qu'il avait été accueilli par des foules enthousiastes. La photo que nous publions ci-dessus le représente prononçant son discours devant quelques membres des S.S. et de rares passants.



Aux jours de la lèpre noire, en Angleterre, le cri de « Apportez vos morts ! » était entendu journellement comme de grands tombereaux passaient dans les rues. Ce même cri est poussé actuellement par un rabbin de Varsovie pour enfouir les victimes de l'Ordre Nouveau.

livrer le bastion tchèque à Hitler. Et l'on refusait au même moment de voir que, dans la guerre d'Espagne, le Führer et le Duce expérimentaient leur matériel de guerre.

Attendre était aussi la consigne de ceux qui, après le désastre de juin 1940, entendaient voir d'abord à quel camp appartiendrait la victoire. Or, la résistance française a été **le résultat du non-attentisme d'une minorité d'hommes, d'une minorité populaire qui engagèrent le combat contre l'ennemi dès le début de l'occupation.**

Attendre, au surplus, devient une impossibilité quand la terreur, les déportations, les privations de toutes sortes durent depuis des années. Un moment vient — il est venu — où il faut accepter de partir en Allemagne, dépeupler la France de ses éléments les plus jeunes, risquer la mort dans les usines bombardées du Reich ou dans l'organisation Todt, donc au service direct de l'ennemi contre la France, ou lutter de plus en plus âprement sur le sol de la patrie, pour la cause de la libération du pays.

Rien ne sert de se lamenter devant ce choix rendu inéluctable par l'ennemi lui-même.

Les Francs-Tireurs et Partisans Français ont choisi le chemin du combat et du sacrifice. Ils n'étaient, au début, qu'une poignée à rédiger, imprimer et diffuser des journaux clandestins. Leur action s'est sans cesse amplifiée, jusqu'à oser s'attaquer non seulement à la propagande de l'ennemi, mais à sa machine de guerre même. Autour des résistants de 1940 s'est rassemblée, petit à petit, la quasi-unanimité des Français, de plus en plus combattifs.

LU dans la presse clandestine des pays de l'Europe occupée

Des journaux écrits par leurs rédacteurs au péril de leur vie : telles sont les feuilles clandestines qui paraissent dans les pays d'Europe occupée, imprimées avec des moyens de fortune et passées de main en main moyennant des ruses ingénieuses. Et tous les jours les Allemands et les quislings font des rafles, fusillent des journalistes libertaires, sans parvenir à éteindre la flamme de la résistance, à réduire au silence la voix des peuples qui souffrent. Des dizaines de milliers d'exemplaires circulent dans toutes les régions d'Europe, des centaines de journaux paraissent plus ou moins régulièrement, pour répandre les mots d'ordre, pour fomenter la résistance, pour révéler les atrocités nazies, soigneusement voilées et camouflées dans la presse officielle.

En Hollande, en Belgique, en France, en Grèce, en Yougoslavie, dans les petites villes, dans les campagnes et dans les grands centres, les journaux publient avec les nouvelles partisanes, celles qu'ils captent à la radio des pays alliés ; d'autres révèlent le prix de leur effort. Ils sont, disent-ils, écrits avec du sang. Mais ils n'arrêteront de combattre que le jour de la victoire.

Nous avons obtenu des extraits de ces journaux, qui illustrent bien la flamme de la résistance et l'immense désir de liberté qui fait vibrer les cœurs de toutes les nations assujetties.

Ces extraits sont tirés des journaux paraissant aux Pays-Bas, en Belgique et en France. Leurs appels déchirants les font prendre place aux côtés des beaux documents de l'humanité ; ils ne manqueront d'émouvoir le monde.



La Citadelle de Huy a dû être transformée en prison. Les prisonniers font leur promenade quotidienne dans l'étroite cour centrale. (Cette photo a passé en contrebande la Belgique).

En Hollande

Deux ans après sa naissance, le 19 août 1942, le « Frij Nederland » (La Hollande Libre) disait dans son éditorial :

« Frij Nederland » entre dans sa troisième année de publication, et deux années de terreur et d'oppression nazies ont passé depuis que le peuple hollandais fut attaqué dans son sommeil. C'est pourquoi nous ne voudrions pas célébrer cet anniversaire jusqu'à la libération de la Hollande et l'accomplissement de la tâche du « Frij Nederland ». Cependant, la rédaction éprouve une certaine fierté à imprimer « troisième année », sur la première page. Ce journal a été fondé à une des plus sombres époques vécues par notre peuple. Il avait l'intention d'être une lumière dans la nuit, une flamme de résistance, de solidarité et d'espoir.

Depuis deux ans, nous avons entretenu cette flamme. Elle a coûté, avec du temps et de l'énergie, beaucoup de sacrifices en vies humaines. Nous gardons le secret sur le nom des victimes, mais les lecteurs du « Frij Nederland » savent que ce journal est écrit non seulement avec de l'encre, mais avec du sang...

Contre le mensonge...

Ecoutez Radio-Moscou : à 2 h. 30 sur 30 m. ; à 6 h. 30 sur 25 et 31 m. ; à 7 h. 30 sur 28 et 41 m. ; à 11 h. 30 sur 25 et 31 m. ; à 19 h. 30 et 22 h. 30 sur 41 et 42 m.

Ecoutez Radio-France : à 7 h. 15 sur 30 m. ; à 13 h. sur 25 m. ; à 20 h. 35 sur 41 m. ; à 11 h. 30 sur 25 m., émission destinée à l'Afrique du Nord.

(« Le Franc-Tireur » — février 1943)

MANŒUVRES DE LA GESTAPO

Le 11 décembre 1942, il écrivait un article pour prévenir la population contre les manœuvres de la Gestapo :

De tous les coins du pays, nous recevons des informations, suivant lesquelles, de temps à autre, de petits paniers contenant des pigeons voyageurs ont été trouvés, censément jetés par des avions anglais. Beaucoup de Hollandais se sont empressés de donner la nouvelle. Mais comment saurons-nous que ce sont des pigeons voyageurs, et qu'ils volent en effet vers l'Angleterre ?

Nous savons mieux : ce sont des pigeons allemands, des pigeons de la Gestapo.

Des pilotes anglais cherchent un abri. Des Juifs demandent protection pour un coreligionnaire. Des parachutistes veulent un intermédiaire qui les conduise à des organisations secrètes. Certains disent qu'ils connaissent un moyen de parvenir en Angleterre. Attention, il y a danger. C'est la Gestapo.

Le téléphone sonne. Une voix inconnue s'enquiert de votre mari, de votre fils. Attention, ne répondez pas. C'est la Gestapo. Un inconnu vous apporte de l'argent pour un journal secret. Peut-être s'introduit-il en citant un nom qui vous est familier. Le visiteur vous demande de prendre soin que l'argent parvienne à destination. Si vous acceptez, votre rapport avec la presse clandestine est démontré. Attention, c'est la Gestapo.

Le « Frij Nederland » dénonce les intentions des Allemands, qui entraînent les Hollandais dans leurs camps pour en faire de la « chair à canon ».

Nous autres, rédacteurs, avons des preuves que beaucoup de travailleurs hollandais envoyés en Allemagne sont entraînés à toutes sortes de buts sinistres semi-militaires. Par exemple, à Wahn, près de Cologne, 3.000 Hollandais sont enfermés dans des baraquements militaires. Leur nombre croît constamment. Ils sont vêtus de l'uniforme brun allemand et portent la casquette du service actif. Ils doivent saluer à la manière militaire et obéir aux lois militaires. Ils sont en général traités comme des prisonniers de guerre. Le camp est entouré de fil de fer barbelé. Récemment, ils ont été divisés en compagnies, les premières desquelles ont été utilisées dans les régions bombardées, où elles relevèrent le Service Allemand du Travail et les Services de l'A.R.P. De là, au front, au « Nachsbauwerk », il n'y a qu'un pas.

En Belgique

Des rapports récents indiquent qu'il y a en Belgique occupée 35 journaux catholiques et libéraux qui paraissent en fraude, 79 journaux socialistes, communistes et travaillistes affiliés aux syndicats et 9 journaux de jeunes.

« Vaincre », organe de la Confédération Générale des Syndicats de Belgique, encourage le sabotage et la résistance.

Son appel aux mineurs, du mois d'avril 1942, disait :

Les mineurs savent très bien que les Allemands ne s'intéressent à notre production que dans leur propre intérêt. Ils savent très bien que les Allemands saisissent notre charbon d'exportation à vil prix et qu'ils nous le vendent ensuite très cher sur notre propre marché. Ils savent qu'une partie du charbon utilisé dans nos fabriques sert à alimenter la machine de guerre nazie.

les lettres françaises

NOTRE PARIS

Il y a quelques années, alors que déjà le pas cadencé des troupes hitlériennes retentissait dans une grande partie de l'Europe, alors que les camps de concentration dressaient leurs barbelés sur l'Autriche et la Tchécoslovaquie — en attendant mieux — certains intellectuels français, refusant de regarder la vérité en face, se fermaient volontairement au tumulte du monde. Ils se tournaient vers les paysages familiers, qui parlaient le mieux à leur cœur. Contemplant Notre-Dame, le Luxembourg, les Champs-Elysées, les quais avec leurs platanes qui se découpent en traits fins sur les pierres grises du Louvre, ils se disaient : Cela du moins ne changera pas.

Le temps a passé. Aujourd'hui le pas cadencé des armées hitlériennes retentit sur notre propre sol. Sur notre sol sont tendus les barbelés des camps de concentration. C'est chez nous que l'on pille, que l'on torture et que l'on fusille. Notre culture est foulée aux pieds et les joyaux que nous admirions ne nous parlent plus tout à fait le même langage.

La tendresse qui nous lie à un paysage ne tient pas seulement à sa beauté qui est immuable, mais aussi à un sentiment secret qui, lui, ne l'est pas. Les places, les promenades, les monuments de notre ville, nous les aimons comme le cadre d'une cité vivante. Notre Paris est un Paris vivant !

Comment pourrions-nous apprécier pleinement ces témoins de notre grandeur passée quand le peuple qui les animait est cloué sous l'oppression ? Quand ses traditions nationales sont tournées en dérision ? Quand chaque jour les pelotons d'exécution le fauchent en pleine chair ? Aujourd'hui Notre-Dame, le Luxembourg, les quais, le Louvre nous apparaissent comme les décors en attente d'une cité abandonnée. D'autres visions nous hantent comme des cauchemars.

Ce sont les cours de prison où l'on fusille. C'est une colonne de captifs choisis comme otages, qu'escortent des nazis en armes. C'est une large avenue blême, à la tombée du jour, jadis artère animée d'un quartier populaire, à présent silencieuse et sinistre, parcourue par les seules patrouilles d'agents cyclistes. C'est la place de l'Etoile profanée sur le coup de deux heures par la fanfare hitlérienne qui monte les Champs-Elysées. Fifres et tambours font retentir leur musique barbare qui jure avec la grâce harmonieuse de la large avenue, avec le ciel léger, avec l'atmosphère et l'âme de Paris. Les Champs-Elysées ne nous appartiennent plus. Cafés, cinémas, magasins sont encombrés par les officiers nazis de toutes couleurs et par ces femelles en uniforme dont toute la France a appris à mesurer l'insolence et le manque de cœur. Ce sont elles que l'on voit, avec un sourire triomphant, narguer devant les boutiques les foules affamées qui font queue pour obtenir leur maigre ration.

D'autres visions nous obsèdent. Ce sont les rues et les maisons de notre ville alourdies de poteaux indicateurs et de pancartes chargées de ces mots allemands qui n'en finissent plus. Ce sont les pavillons de nos banlieues baptisés de noms de chez eux. Haus Karl Friedrich, Haus Mecklemburg. Ce sont leurs chœurs à plusieurs voix qui retentissent à chaque instant, non pour un besoin spontané de chanter, mais sur un commandement bref. Chants guerriers : « Nous marchons ainsi jusqu'au bout du monde ». Chants sentimentaux comme « l'Edelweiss ».

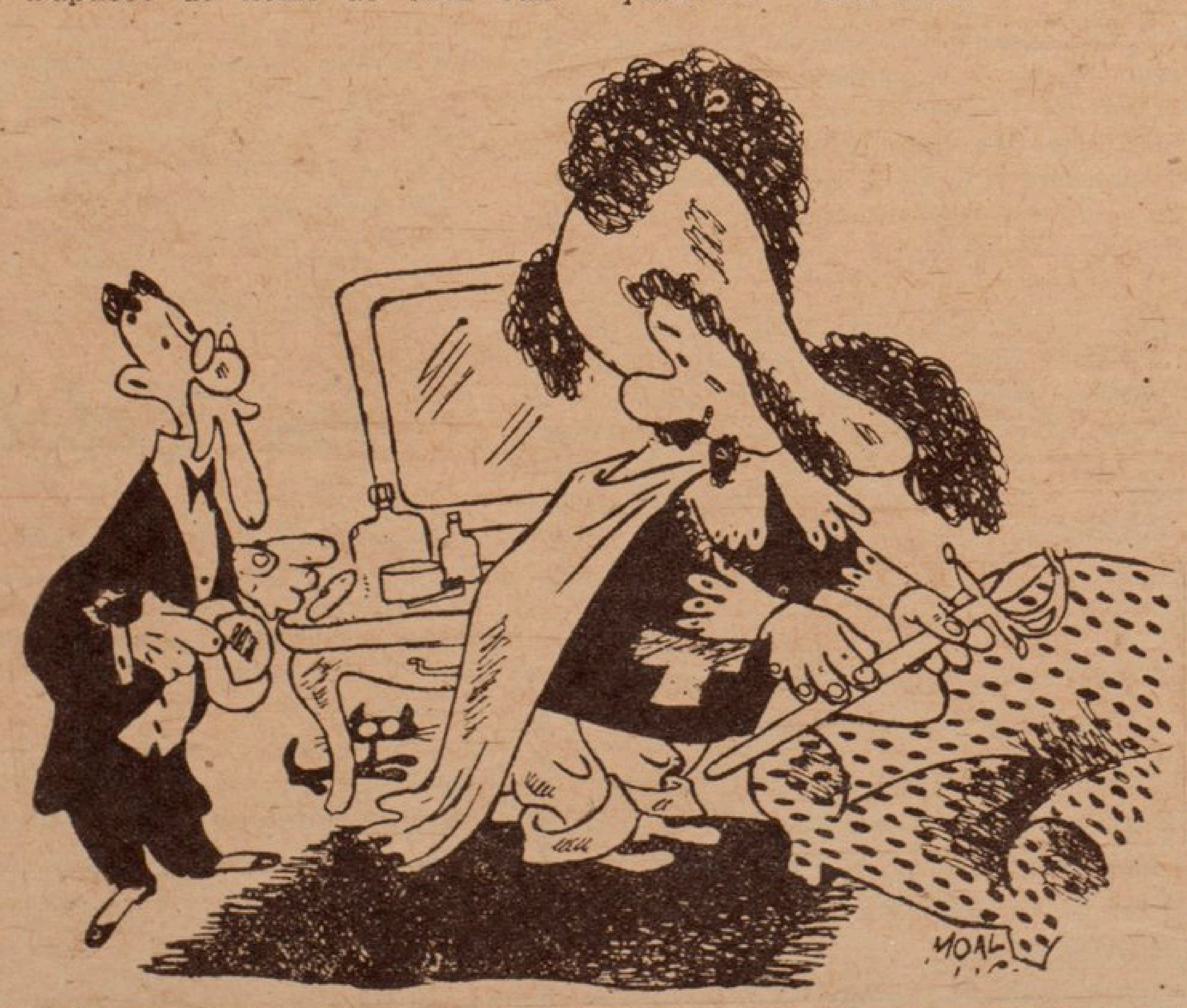
— Zart ! Zart ! (tendre !) hurle le sous-officier instructeur, et les barbares de filer leur chant pour le rendre plus doux.

D'autres visions encore. Les passants décorés de l'étoile jaune. Une auto policière lancée en flèche sur les boulevards où un agent français garde, sous l'œil attentif d'un S.S. casqué, un homme pâle au visage ensanglanté. Partout ils sont présents. Au cœur même de nos grandes gares s'ouvrent les bureaux de la direction allemande. Par la porte ouverte un gigantesque portrait de leur Führer. Dans les immeubles de nos sociétés industrielles, encore les bureaux nazis qui contrôlent, organisent et commandent notre production comme l'araignée au centre de sa toile. A la Concorde, sur la place de l'Opéra flottent les étendards à croix gammée. Dans les artères centrales, les trottoirs sont barrés devant les restaurants et les hôtels occupés par l'armée étrangère et les agents forcent les passants à traverser la rue. Le soir, à la sortie des métros, c'est soudain la fouille policière. A l'aube, tout un quartier est perquisitionné, vingt-cinq mille Juifs vont être emmenés vers les chantiers de l'Est. Des enfants, arrachés des bras de leur mère, sont abandonnés à leur sort. Et régulièrement d'heure en heure circulent les patrouilles cyclistes d'hitlériens casqués, armés de mitraillettes.

Même lorsque aucun Allemand n'est en vue, il est impossible de ne pas sentir le poids de leur présence. Partout la surimpression hitlérienne. Partout la marque de l'oppression.

Plus puissante que toutes ces images, il est une vision obsédante entre toutes : celle du Mont-Valérien. Le Mont-Valérien dresse sa croupe massive et tragique au-dessus Paris ouvrier. De Colombes et d'Argenteuil, de Puteaux et de Suresnes, on ne voit que lui. Il est lié étroitement à l'histoire de Paris. C'est de là-haut que partit la mitraille qui, au temps de la Commune, arrêta la colonne de fédérés en marche sur Versailles, par la plaine de Rueil. Depuis, le Mont-Valérien était devenu le paisible et débonnaire Mont-Vale qui laissait maisons et jardins envahir sa croupe. Les militaires n'y faisaient plus que des expériences de T.S.F. Et puis, soudain, un jour de décembre, voilà qu'il a repris tout son sens tragique. Des camions se sont arrêtés à l'aube devant la porte du fort. Il en sortit les quatre-vingt-dix-huit otages que Stuelpnagel avait ordonné de fusiller avec la complicité du gouvernement de Vichy. Ils sont morts avec un courage héroïque, en chantant la Marseillaise. Parmi eux était Gabriel Péri. Français d'origines et de croyances les plus diverses, ils étaient liés par un même amour de leur patrie, par une même volonté de combattre l'oppresseur. Première fusillade généralisée d'otages qui donna le signal du massacre des patriotes, mais aussi du rassemblement de leurs vengeurs !

La silhouette tragique du Mont-Valérien se dresse au-dessus de la ville et nous rappelle à chaque instant que des Français courageux sont morts, et que d'autres luttent chaque jour, pour sauver l'indépendance de notre patrie, et pour que, précisément, le Louvre, les Champs-Elysées, les quais, le Luxembourg deviennent à nouveau les joyaux d'un Paris libre.



— Vous avez reçu une pomme cuite ? Quel affront ! Qu'avez-vous fait ?
— J'ai dévoré l'affront !



Hitler avait dit : « Je donnerais aux Polonais une leçon. » Voici des demeures ouvrière Varsovie en train de flamber après que les Allemands y eurent jeté des bombes incendia

En France

En France, la presse clandestine a pris une extension extraordinaire. On a publié en Angleterre des reproductions de certains d'entre eux. Bir Hakeim, Combat, France d'Abord, La Vie Ouvrière, Le Franc-Tireur, Le Franc-Tireur du Centre, Le Patriote, Le Père Duchesne, Le Populaire, Les Lettres Françaises, L'Humanité, Libération, Liberté, Résistance. **Ce ne sont que quelques noms parmi ceux qui font appel à l'insurrection, ont rallié toute la France au mouvement de la France Combattante et ont permis aux Francs-Tireurs et Partisans de s'unir.**

IL FAUT TENIR

« La résistance, la résistance à tout prix ! » **crie « Combat » de février 1943 contre la déportation des travailleurs français.**

« On ne se laisse pas étrangler sans se battre : contre un adversaire harcelé de toutes parts, chaque instant gagné compte. Pour vaincre, il faut tenir, s'accrocher sans faiblesse et sans répit. Mais après la première flambée de colère, beaucoup de Français sont retombés dans l'indifférence ou l'accablement. Ils assistent aux départs sans révolte et ne réagissent plus. C'est sur leur accoutumance, leur résignation à l'oppression que compte le Reich.

« Français, ne faites pas le jeu de Hitler, vous attendez la victoire. IL FAUT LA MERITER.

« Ne ralentissez pas votre effort. Pas un homme, pas un convoi ne doit partir sans que tout ait été fait pour empêcher ou retarder son départ. »

LA LUTTE PAR LA GRÈVE

« La Vie Ouvrière » réclame, pour le 1er mai 1943, « Une journée de lutte contre les occupants et les traîtres, une journée de grèves et de manifestations ».

Faites échec par tous les moyens, à la mobilisation des hommes et des choses, en faveur de l'ennemi.

Vous devez être encore et toujours à la pointe du combat. Plus un homme ne doit partir pour l'Allemagne. Résistez par la grève, l'occupation des usines, la lutte physique contre les négriers. Imitez les ouvriers de cette usine de Grenoble qui, au nombre de 90, en formation organisée, rejoignent dans les montagnes ceux qui luttent les armes à la main. Dans les gares, les villes et les quartiers où se fait la chasse à l'homme, prenez l'initiative d'organiser la résistance en masse. Exigez le retour des déportés de force.

CEUX DE VICHY

Parlant des hommes politiques de Vichy, « Libération » du 7 février 1943 proclame :

Jamais Libération, jamais les Mouvements de Résistance Unis, jamais notre Résistance, celle de la première heure dont les vertus auront été le désintéressement et la passion de la justice et de la vérité, n'admettront que ces hommes reprennent un pouvoir ou des fonctions dans la nation libérée.

Quelles que soient leurs palinodies, quelles que soient les utilisations qu'en auront fait les états-majors ou des gouvernements alliés pour un pragmatisme de guerre, ils ne seront ni pardonnés ni sauvés.

NOUS RESTERONS FRANÇAIS

« Le Père Duchesne », rappelant les élans de la Révolution française, publie une chanson populaire, sur l'air de la célèbre Carmagnole :

Monsieur Hitler avait promis (bis)
De nous changer tous en nazis (bis)
Mais son coup a manqué !
Nous resterons Français !
Dansons la Carmagnole
Vive le son ! Vive le son !
Dansons la Carmagnole !
Vive le son du canon !



Liberté - Egalité - Fraternité
Edition de Paris et de Province (deux so
ORGANE DES FORCES DE RÉSISTANCE FRANÇAISE
L'ESPOIR RENAIT
BIR HAKEIM
Rédaction, Administration, Imprim
QUELQUE PART EN FRANC
HONNEUR et PATRIE
JOURNAL RÉPUBLICAIN MENSUEL
paraissant malgré la Gestapo, malgré le négrier-gauleiter Laval et le gouvernement de Vich

Lettre ouverte des étudiar au Maréchal chef de l'

Monsieur le Maréchal,

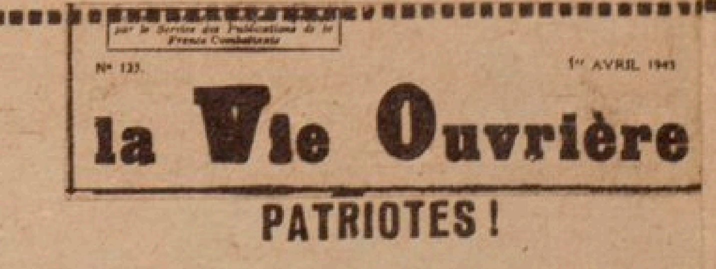
Depuis plus de deux ans, oubliant le bruyantes traditions, les étudiants de l'U versité de Paris se sont abstenus de tou manifestations susceptibles de troubler dre public ou d'entraver l'action de n gouvernement.

Notre silence, cependant, n'a jamais une acceptation des événements dont étions, comme la plupart des Français, spectateurs attristés. En particulier, la dé tation brutale de milliers de travailleurs f çais a provoqué notre indignation. Mais pensions que notre devoir était d'utiliser maximum le loisir qui nous était laissé p préparer à la France des générations chercheurs et de savants, de penseurs et chefs par qui elle pourrait, demain, pren une revanche toute spirituelle, mais effic contre la victoire matérielle des masses chair et d'acier.

Certes, nous ne manquions pas d'adm et d'envier ceux d'entre nous, et ils nombreux, qui continuaient la lutte co l'ennemi qui nous exploite et nous oc Mais nous voulions aussi respecter le ces de résurrection nationale que vou voulu incarner. Beaucoup d'entre nous, toute bonne foi et avec un patriotisme cère, ont cru à cette Révolution Nationale noncée par des messages où nous recon sions des conceptions qui nous sont p lièrement chères. Malheureusement les que nous faisons profession d'observer juger sont venus contredire ces mess dont on ne pourra dire que les fruits ont sé la promesse des fleurs.

Une à une se sont effeuillées les illu des plus candides d'entre nous non n sans doute que les vôtres, Monsieur le réchal. De concessions en concessions, n avons vu la France asservie de plus en étroitement à son vainqueur, jusqu'à se t ver enrôlée aujourd'hui sous son éten déserté par la victoire.

Il n'est que temps pour nous de repre les traditions séculaires de notre Unive qui, jadis, exprimait si librement aux ro France les doléances du pays et trad en formules énergiques les exigences conscience française. Acceptant volontie partager le sort de nos frères déportés, haitant résolument de n'être pas sépar peuple de France malheureux, nous sommes que plus libres de dire tout ha notre pays et au monde ce que, depuis



par le Service des Publications de la France Combattante
1er AVRIL 1943
la Vie Ouvrière

PATRIOTES !

Aidez, par tous les moyens, les courageux francs-tireurs et partisan Hébergez-les, protégez-les, donne leur vos armes, renseignez-les sur l'attitude de la police, sur les forces boches, dressez les listes des kollabora teurs et des agents de Vichy.

Dépêchez-vous, car l'heure de la tice approche rapidement.

(« La Vie Ouvrière » — 1er avril 194)

temps, pensaient tout bas les étudiants de l'Université de Paris et des grandes écoles.

Comme vous l'avez dit, Monsieur le Maréchal, « nous haïssons les mensonges qui nous ont fait tant de mal ». Mensonge d'un armistice dont les clauses ont été violées une à une en dépit de vos protestations ; mensonge de la « collaboration » qui nous a fait « accepter » ce que nos frères de Belgique, de Hollande, de Norvège, de Pologne et de Yougoslavie se sont contentés de « subir » ; mensonge de la croisade pour la civilisation sous un chef qui renie aussi bien l'idéal de la chrétienté médiévale que la déclaration des droits de l'homme ; mensonge de la relève qui, en échange de 50.000 prisonniers, envoie 500.000 jeunes Français travailler en Allemagne.

De ces mensonges, nous ne voulons être ni dupes, ni complices. C'est pourquoi nous déclarons qu'à l'ordre qui nous est donné de travailler au triomphe de l'Allemagne, un vrai Français ne peut qu'opposer un refus absolu. Il n'est pas permis de collaborer spontanément et de plein gré au triomphe d'une cause que l'on sait injuste et incompatible avec le maintien d'une France libre et autonome aussi bien qu'avec celui d'une civilisation vraiment humaine en Europe.

C'est pourquoi tous ceux d'entre nous qui en auront le moyen se feront un devoir d'échapper à l'enrôlement dans la machine de guerre allemande. Il ne manque pas chez nous de forêts et de montagnes accueillantes pour attendre l'heure prochaine où nous prendrons place dans l'armée française de la libération nationale. Ceux qui le pourraient n'hésiteront pas à rejoindre les chefs qui incarnent la volonté de résistance de notre France et qui, à ce titre, ont droit à notre gratitude et à notre confiance.

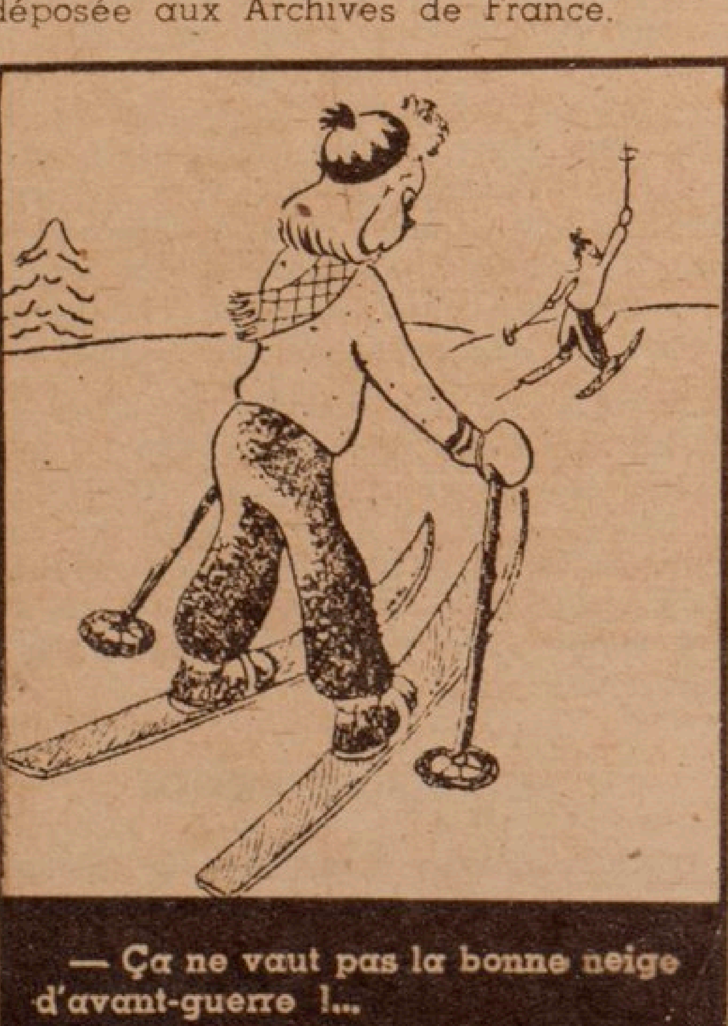
Quant à ceux qui seront contraints de partir quand même, ils porteront en Allemagne une volonté farouche de travailler, en union avec leurs frères ouvriers... à la destruction du potentiel de guerre, morale et matérielle, de notre implacable ennemie.

Veuillez donc croire, Monsieur le Maréchal, que nous sommes non des anarchistes, ni des illuminés, mais seulement des étudiants, c'est-à-dire des jeunes qui ont plus que tous autres le devoir de réfléchir, de juger et de penser avant d'agir. Notre attitude de résistance à des ordres manifestement contraires à tous les droits les plus certains est parfaitement conforme à la doctrine de nos grands juristes français, de Beaumanoir et Bodin à Dujuit et Haurion, aussi bien qu'à la morale de ces maîtres qui, jadis, illustrèrent notre Université parisienne : Thomas d'Aquin, Jean de Gerson et François de Vittaria.

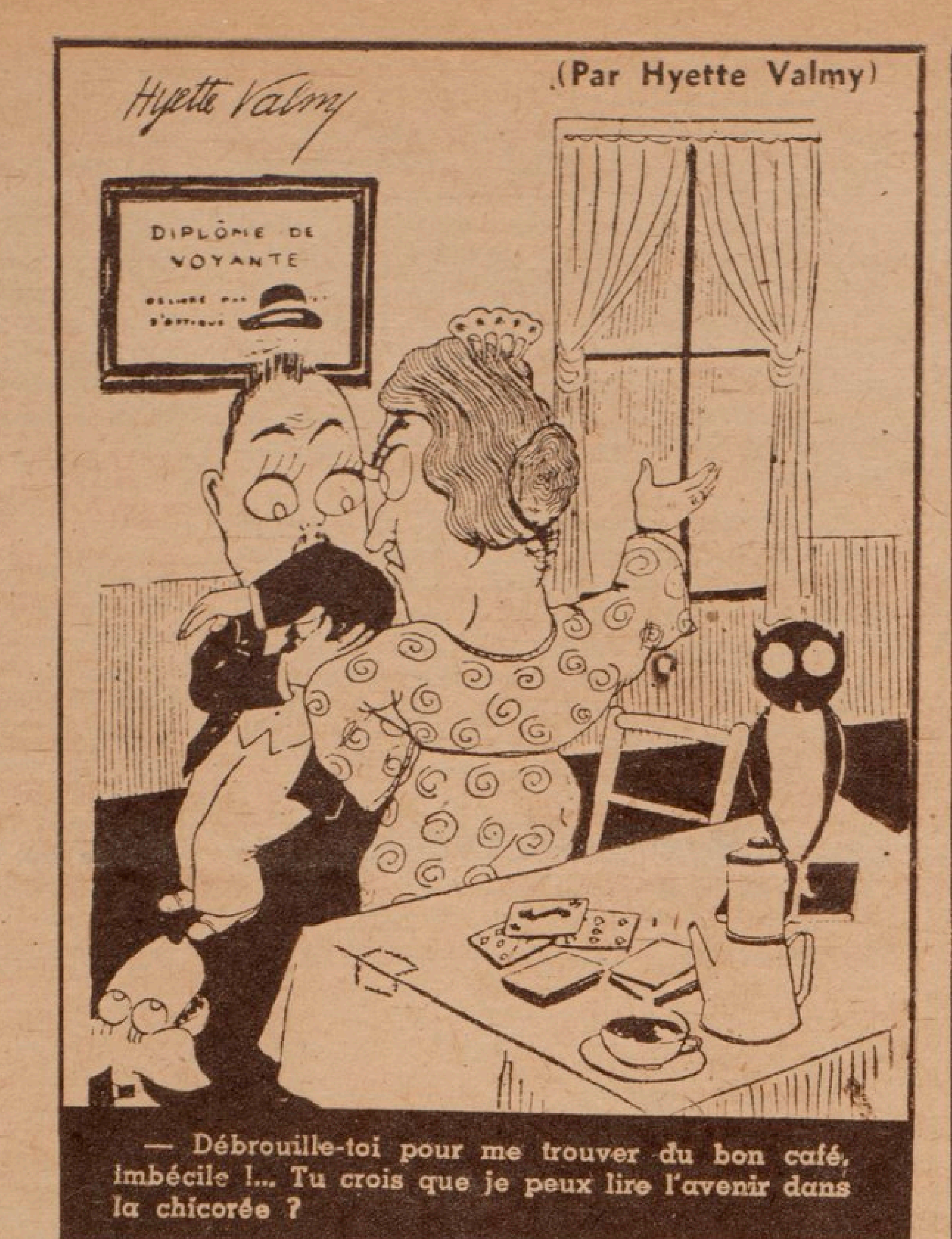
Sûrs de notre droit, certains de notre devoir, n'ayant qu'une passion : la France, nous lutterons, nous souffrirons en pensant à nos frères héroïques des Universités de Prague et de Varsovie, de Belgrade et de Ljubliana comme à ceux d'Oxford et de Cambridge, d'Harvard et de Montréal, de Louvain et de Leyde pour le triomphe commun de notre idéal d'humanité et de chrétienté et que VIVE LA FRANCE.

Pour les étudiants de l'Université de Paris et de ses Grandes Ecoles, plusieurs de leurs camarades représentant les diverses Ecoles et Facultés dont ils sont sûrs d'exprimer les sentiments communs.

En foi de quoi nous avons signé la minute déposée aux Archives de France.



— Ça ne vaut pas la bonne neige d'avant-guerre !...



— Débrouille-toi pour me trouver du bon café, imbécile !... Tu crois que je peux lire l'avenir dans la chicorée ?

Le franc-tireur — ORGANE DES FRANCS-TIREURS ET PARTISANS DU CENTRE — « Ajustez, tirez, exterminez l'invasion » VICTOR HUGO 17 sept. 1870. — Février 1943.

Les événements de Savoie

Le bruit s'est répandu comme une traînée de poudre : des centaines de jeunes Savoyards ont gagné la montagne, avec des armes, et tiennent tête aux gendarmes et gardes mobiles qui d'ailleurs n'osent intervenir. Des « noyaux » de deux cents à trois cents jeunes Français s'installent et s'organisent, sont décidés à combattre, à se défendre jusqu'à la mort plutôt que de se rendre aux valets des Boches.

Suivant des informations transmises par le Préfet de la Haute-Savoie, toute l'affaire serait le développement d'un premier incident créé voici quelques semaines par les élèves de l'Ecole d'horlogerie de Cluses. Ceux-ci ayant refusé de partir en Allemagne gagnèrent la campagne où ils reçurent un accueil favorable de la part des habitants. Samedi dernier 6 mars, 250 jeunes gens d'Albertville allaient les rejoindre. Dans la journée de lundi, le Préfet s'est rendu auprès des rebelles. A toutes ses exhortations, ils ont répondu seulement qu'ils étaient disposés à se battre contre tous ceux qui voudraient les inquiéter. Le Préfet s'est entretenu, d'autre part, avec les parents, soulignant qu'ils devaient s'attendre à de sévères représailles pouvant aller jusqu'à des exécutions d'otages ou à la destruction de plusieurs villages. Les parents ont répondu qu'ils approuvaient entièrement la décision de leurs enfants. Le Préfet s'est rendu également auprès des habitants de la région actuellement occupée par les rebelles. Ceux-ci lui ont fait savoir qu'ils étaient disposés à accorder tout leur concours aux jeunes gens, quelles que puissent être les suites de l'affaire.

Le capitaine de gendarmerie de la circonscription a voulu, de son côté, parlementer. Il s'est rendu seul dans la région occupée. Après qu'on l'eût laissé une demi-heure les bras en l'air, les rebelles l'ont conduit à un magasin d'armes pour lui permettre de constater qu'ils étaient munis non seulement de fusils mais encore de nombreuses mitrailleuses et qu'ils disposaient de quantités importantes de munitions.

Selon les autorités compétentes, une division serait maintenant nécessaire pour réduire les révoltés.

Bousquet, qui avait ordonné dès le début de l'affaire de réduire les rebelles « par tous les moyens », est maintenant extrêmement embarrassé, car il ne dispose pas d'effectifs suffisants pour établir l'ordre.

(« Le Franc-Tireur » — 20 mars 1943)



— Tenez ! Prenez ma place, elle est encore toute chaude...

L'ALLEMAGNE sous les BOMBES

L'auteur de cet article, Blair Bolles, est le chroniqueur politique et diplomatique du « Washington Star », l'un des premiers journaux de la capitale américaine. Chargé par la revue « The American Magazine » de tâter le pouls de l'Allemagne, en interrogeant les gens qui en viennent, il a passé plusieurs semaines en Suède et il en a rapporté un article aussi documenté qu'intéressant sur l'Allemagne après quatre années de guerre. Voici cet article :

Me voici de retour à Londres, après avoir passé cinq semaines en Suède, le meilleur poste d'écoute d'Europe. Dans cette île de paix neutre mais pro-alliée, derrière les murs de la forteresse européenne nazie, j'ai pu m'entretenir chaque jour avec des hommes et des femmes qui venaient d'arriver d'Allemagne. Tous leurs récits aboutissent à une seule et même conclusion : l'Allemagne glisse irrémédiablement sur la pente de la défaite, et il n'est personne au sein du Reich qui l'ignore.

La prise de von Arnim en Tunisie a constitué l'arrêt de mort de l'Allemagne. La seule question qui se pose est de savoir combien de temps durera l'agonie de l'empire nazi, autrefois si puissant, aujourd'hui déchu.

AU RISQUE DE LEUR VIE

Il n'est pas toujours très facile d'être renseigné exactement sur ce qui se passe à l'intérieur de l'Allemagne. Les voyageurs arrivant en Suède et qui acceptent de parler risquent leur vie et ils ne se font pas d'illusions sur le sort qui les attend s'ils ont affaire à un interlocuteur assez imprudent pour révéler leur identité. En fait de nouvelles, les nazis n'approuvent l'exportation que de celles qu'ils ont inventées dans ce but. D'ailleurs, afin de repérer les sources d'indiscrétion, ils « plantent » un faux bruit dans l'oreille de quelque voyageur solitaire, et si ce bruit se répand, la Gestapo n'a pas de mal à mettre la main sur le fautif.

Dans les chambres d'hôtel de Stockholm, les informateurs éventuels, craignant d'être épiés, ne vous transmettent les nouvelles qu'après avoir isolé le téléphone. Ils n'acceptent de vous rencontrer qu'entre quatre yeux, chez eux, tous volets clos. Je me suis entretenu une fois avec un de ces Européens nerveux : nous nous étions abrités dans un bosquet isolé ; il était deux heures du matin et le ciel avait cette couleur bleu pâle qu'il prend à l'aube, car c'était déjà l'aube sous cette latitude, à cette période de l'été.

Les Allemands essayent de rendre aussi difficiles que possible les voyages en Suède, mais ils ne peuvent pas les empêcher complètement. Berlin n'est qu'à trois heures d'avion de Bromma, l'aérodrome de Stockholm. Des navires aux couleurs sombres, battant le pavillon à la croix gammée, font la navette entre les ports nazis et les ports suédois. On peut prendre son petit déjeuner à Trelleborg, en Suède méridionale, traverser la Baltique par le ferry et prendre le thé à Sassnitz — si l'on arrive à trouver du thé en Allemagne où, l'armée exceptée, les membres du parti et les S.S. sont les seuls à avoir l'estomac convenablement rempli.

DES FRANÇAIS S'ÉVADENT

Ce qui se passe en Allemagne m'a été rapporté entre autres par de braves Français contraints par Laval de travailler pour les nazis et qui avaient réussi à passer en Suède en s'embarquant clandestinement à Dantzig ou à Gdynia à bord de navires charbonniers allemands. Ils me racontèrent que les civils allemands commencent maintenant à bien traiter les ouvriers français en Prusse Orientale et dans l'ancien couloir polonais afin d'avoir quelques amis du côté allié lorsque finira la guerre.

Un Français audacieux, originaire d'une ville des bords de la Loire, et déporté près de Dantzig, ajoutait du beurre à ses épinards en vendant des sucreries ersatz. Cet homme distribuait gratuitement sa marchandise aux petits Allemands, mais contre la promesse que, pendant qu'ils suceraient leur sucre d'orge ou leur bonbon, les moutards lèveraient le bras et s'écrieraient : « Heil Churchill ! » L'esprit français est décidément inégalable.

Des Suédois, des Suisses, des Autrichiens, des Roumains, des Slovaques, d'autres encore, voyagent à travers le Reich. Beaucoup d'entre eux viennent en Suède avec des bribes d'informations. Dans le cœur de l'armée nazie, une résolution certaine règne encore, mais sur le front local, chez les vieillards, les femmes et les adolescents, c'est l'effondrement.

1918 SE RÉPÈTE

L'histoire de 1918 se répète. La ménagère allemande, qui n'arrive pas à se procurer dans les boutiques les produits les plus simples, les plus essentiels, est prête dès maintenant à jeter l'éponge, et elle ne se gêne pas pour dire ce qu'elle a sur le cœur. Pour lutter contre la vague de plaintes que l'on entend devant les comptoirs des magasins, les nazis ont ordonné aux commerçants d'afficher l'écriteau suivant :

« Faites le salut hitlérien et limitez votre conversation aux affaires qui vous amènent. »

Pendant que j'étais à Stockholm, Hitler était resté enfermé la plupart du temps à Berchtesgaden et Himmler était devenu tout puissant. Gœring, toujours important, est haï par la masse parce qu'il a gardé sa corpulence pendant que tout le monde souffre de la faim. En mai et en juin, l'Allemagne fut au surplus atteinte par une grave sécheresse dont l'effet probable devait être de réduire encore les rations. Le Führer, enfin, ne s'était pas encore remis de son effondrement nerveux de l'hiver dernier, dû au fiasco de Stalingrad.

ARMÉE V. NAZIS

L'armée a renoncé pour le moment à ses ambitions politiques et se conforme aux ordres des nazis.

Quelquefois, cependant, le dégoût des militaires pour les nazis se manifeste violemment. Un jour, un colonel se rendit dans un restaurant de Berlin pour y déjeuner. Pénétrant dans la salle, il aperçut six tables vides, mais il lui fut dit qu'elles étaient toutes réservées pour des membres importants du parti. Furieux,



Des soldats de la défense antiaérienne nazis courent vers leurs batteries mobiles dès que le signal d'alerte est donné. (Cette photo a été reçue à Londres de source neutre.)

l'officier insista pour être servi, mais le maître d'hôtel le mit à la porte. Les supérieurs du colonel, mis au courant, donnèrent à l'affaire une tournure sérieuse, pour le principe, et le restaurant fut fermé.

Les Allemands ont perdu tout espoir de voir leur armée accomplir le miracle nécessaire pour éviter la défaite et ils détestent les membres du parti nazi qui sont les plus favorisés et jouissent de rations spéciales et de plaisirs interdits à la grande majorité.

SUSCEPTIBILITÉ

Le salut nazi est en général assez peu fréquent, sauf parmi les personnes en uniforme. L'allant et la fierté qui étaient les traits caractéristiques de l'Allemagne pendant les jours triomphants de 1940 et au début de 1941 ont été remplacés par une tristesse rébarbative et une irritation extraordinaire. La caractéristique la plus frappante de l'Allemagne, aujourd'hui, c'est la susceptibilité de sa population.

L'organisation officielle et la discipline sont cependant assez solides pour empêcher les révoltes ou les émeutes nécessaires pour amener rapidement la fin de l'Allemagne. Herr X, qui est un observateur très avisé, m'a raconté, tandis que nous buvions un bourgogne d'avant-guerre, comment les hommes et les femmes qu'il avait rencontrés en Saxe et à Berlin souhaitaient avoir la paix mais n'avaient pas le courage de la demander. A l'heure actuelle, le principal moyen que les Allemands ont trouvé pour calmer leurs nerfs, c'est de grommeler contre Hitler ou de plaisanter à son sujet.

Un de mes amis, un Suisse, m'a raconté l'anecdote du tram, qui fait fureur, me dit-il, dans toute l'Europe, et symbolise bien à la fois l'irritation et les espoirs du peuple allemand. Voici cette anecdote :

Un officier allemand, entrant dans un tram bondé, marcha sur le pied d'un passager, un civil. Celui-ci, les nerfs tendus par dix ans de régime hitlérien et quatre années de guerre, se retourna immédiatement et, livide de colère, lui flanqua un grand coup de pied « quelque part ».

L'officier n'était pas encore revenu de sa surprise qu'un autre passager s'approcha de lui et lui envoya trois grands coups de pied au même endroit. Les deux civils furent arrêtés ; le premier fut relâché parce que son geste pouvait à la rigueur se motiver. Quant au second, au commissaire de police qui lui demandait les raisons de son intervention, il répondit : « Quand j'ai vu cet homme botter un officier de cette façon, j'ai cru que la guerre était terminée. »

Voilà, condensée dans une anecdote, la situation de l'Allemagne aujourd'hui. Les Allemands se préparent à célébrer la fin des hostilités, mais ils ne sont pas encore prêts à contraindre le gouvernement à la rechercher, comme leurs mères et leurs pères l'avaient fait il y a 25 ans. Cependant on peut prévoir d'ores et déjà que cette irritabilité et cette nervosité des Allemands s'avérera fatale à Hitler.

AMÈRE IRONIE

Partout en Allemagne, on fait des mots d'esprit et on invente des anecdotes de circonstance, pleines d'une amère ironie. Les amateurs de musique font de mauvais calembours sur les titres des opéras de Wagner : « Rheingold » (L'Or du Rhin) est devenu « Kein Geld » (pas d'argent); « Siegfried » est devenu « Nie Fried » (jamais la paix).

Hitler lui-même n'est nullement tabou aux yeux des amateurs de plaisanteries. Dans les vitrines de grands magasins du Kurfurstendam, l'un des quartiers les plus élégants de Berlin, on pouvait voir en mai dernier des portraits de Hitler entourés de pancartes portant le mot « Vide ». Evidemment, ceux qui pouvaient penser que le « Vide » servait de légende à la tête du chef bien-aimé étaient des gens qui avaient mauvais esprit.

Les Allemands sont fatigués de vivre dans une demi-obscurité. Ils n'ont plus droit, en effet, qu'aux dix pour cent de leur consommation d'autrefois, car il faut économiser l'énergie. On raconte à ce sujet l'anecdote suivante. Une loterie fut organisée à Berlin et le gagnant se vit attribuer le droit d'utiliser le courant électrique pendant une demi-heure. Un reporter d'un journal de Gœbbels se présenta aussitôt chez l'heureux gagnant et lui posa la question classique :

« Comment comptez-vous utiliser le gros lot ? »

Et l'autre de répondre :

« Eh bien, je vais allumer ma radio pendant une demi-heure et écouter la B.B.C. »

EN AUTRICHE

Il y a quelques semaines, sur la scène d'un théâtre de Vienne, un comédien, qui ne manquait pas de toupet, posa à la salle cette question astucieuse : « Si nous avons perdu la dernière guerre, pourquoi ne pourrions-nous pas gagner celle-ci ? » Peut-être conviendrait-il d'ajouter que neuf fois sur dix, lorsqu'un Viennois parle de « notre victoire », il fait allusion à une victoire alliée.

Un Autrichien avec lequel je causai au Grand Hôtel de Stockholm me déclara que l'on voit souvent la date « 1918 » inscrite sur des murs de Vienne. Le mécontentement est certainement plus grand dans la capitale du pays natal de Hitler que dans toute autre ville de la Grande Allemagne. Et les Autrichiens espèrent qu'à la prochaine paix, leur pays sera séparé de l'Allemagne.

Vienne est pleine de bureaucrates allemands qui y ont été envoyés parce que la vieille ville des bords du Danube est relativement à l'abri des bombardements. Des usines qui fabriquaient autrefois des autos Fiat ou Saurer construisent maintenant des tanks pour la Wehrmacht. De grandes usines de cellules d'avions, qui fournissent la Luftwaffe, sont situées à Wiener Neustadt, à une heure de Vienne. (Elles ont été bombardées depuis par des Liberators partis du Moyen-Orient). Des milliers d'ouvriers étrangers provenant des pays occupés ont été amenés par les Allemands dans les usines de Vienne et ils font cause commune avec les Autrichiens contre les nazis. Il est assez commun qu'Autrichiens et Allemands se battent dans les cafés, après quelques verres.

« Les Autrichiens ont toutes les raisons de haïr les nazis », me dit mon ami viennois, en mangeant la dernière fraise qui restait dans son assiette. Les fraises, abondantes en Suède au printemps, sont plus rares dans son pays que des pierres précieuses. Et à propos de pierres précieuses, mon interlocuteur me cita le cas d'un bijoutier qui reçut l'ordre de vider les lieux et de céder la place à des nazis. « Il me demanda à être payé, et il fut payé en effet, mais avec un chèque non daté. Il conserve ce papier sans valeur pour le verser, l'hiver prochain, au fonds de secours — s'il y a encore des nazis l'hiver





Aux premiers jours de la guerre, des femmes allemandes devaient, selon les officiels, ne s'occuper que du foyer. Aujourd'hui, comme en témoigne cette photo, elles servent dans la D.C.A. A droite : deux femmes du corps des sapeurs dirigeant une lance, dans les exercices d'essai.

prochain pour organiser les collectes.

« Il est interdit aux Autrichiens de se rendre dans une de leurs plus belles provinces, le Tyrol. Le Tyrol est réservé aux Allemands. Les nazis, au surplus, ont aboli le nom d' « Osterreich » et l'ont remplacé par « Ostmark ».

« L'un des airs favoris aujourd'hui en Autriche est le « God Save the King ». Bien entendu, on le chante en sourdine. Tous les Autrichiens sont de cœur avec les Anglais. »

LA VIE A CONSTANCE

Les Allemands, fatigués de la guerre, fatigués des repas composés de pommes de terre, fatigués des vêtements ersatz, fatigués de payer jusqu'à 400 marks un costume usagé sur le marché noir, ont perdu tout sens moral. A Constance, par exemple, le directeur de la prison locale a été lui-même emprisonné pour avoir volé des bons de rationnement. Une fillette de huit ans, à Constance également, fut entraînée par une femme dans une rue déserte et dépouillée de ses chaussures. Un enfant s'en alla dormir dans sa chambre au rez-de-chaussée ; quand il se réveilla, il s'aperçut que ses couvertures avaient disparu.

Les événements de Constance sont caractéristiques de ce qui se passe aujourd'hui en Allemagne. Constance est une petite ville allemande à la frontière suisse. Ses 25.000 habitants sont habitués à mener une vie tranquille. Maintenant, les femmes sont obligées de quitter chaque jour leur maison pour aller travailler dans les usines aéronautiques de la Forêt Noire. Depuis avril, les garçons de 17 ans ont été mobilisés dans l'armée. Les garçons plus jeunes demeurent dans des casernes où ils sont entraînés à se battre à la baïonnette. La plupart des magasins ont été fermés depuis que la mobilisation de mars a entraîné patrons et employés, commerçants et membres des professions libérales loin de leurs affaires.

Constance ne connaît pas beaucoup de gloire par la guerre. C'est cette petite ville qui avait fourni les effectifs de la 305ème division perdue près de Stalingrad. Les femmes de Constance pleurent d'autres morts, ceux de la 78ème division d'infanterie, presque complètement anéantie sous Rzhev et Orel. Plusieurs jeunes gens de Constance faisaient partie de la 10ème division cuirassée battue en Tunisie. Les parents de Constance ont renoncé à avoir des nouvelles rassurantes de leurs enfants qui font partie du 14ème régiment et qui, en juin, se battaient dans le Kouban.

Et pourtant, Constance possède un avantage sur beaucoup d'autres villes allemandes : elle a été épargnée par les bombardements massifs dont l'effet a été d'abaisser le moral allemand. Dans les jours qui suivent les grands bombardements, l'Allemagne bourdonne de rumeurs qui courent à une allure folle de ville en ville et de bouche en bouche on se décrit les catastrophes causées par l'aviation alliée.

BOMBARDEMENTS

Dans la vallée de la Ruhr et à Berlin, les gens voient tous les jours des preuves des désastres subis. De grandes palissades de bois ont été érigées à Essen pour dissimuler les dégâts les plus graves, et à Berlin, les ouvriers français dont la tâche est de déblayer les débris sont débordés par la besogne. Jusqu'il y a quelques mois, on procédait à Berlin à des réparations rapides ; les vitres étaient remplacées et, au milieu du rouge bruni des vieux toits, on voyait les tâches rouge vif : les nouvelles tuiles. Mais les toits troués et les fenêtres sans vitres sont devenus aujourd'hui un spectacle des plus communs.

Les visiteurs de Berlin ont observé une tendance à la panique pendant les raids, mais elle est assez rapidement maîtrisée. L'Allemand se contente de grogner.

Une plaisanterie qui est devenue courante consiste à dire que « le bombardement a été si terrible par moments que le portrait de Hitler a filé par la fenêtre... »

Il est incontestable pourtant que, dans l'ensemble, le peuple allemand reste soumis, pendant les alertes, à la même discipline rigide qui règle toute sa vie.

DIVERSION

Berlin a même le droit maintenant de manifester certains signes de gaieté. Pendant que j'étais à Stockholm, un Suédois fut autorisé, pour raisons d'affaires, à se rendre en Allemagne. Je le vis la semaine suivante. Il me dit que l'on jouait en ce moment dans un théâtre berlinois la « Jeanne d'Arc » de Bernard Shaw. Cette pièce, disait-on en Allemagne, contiendrait un message anti-anglais. Un jour de mai, la « Deutsche Allgemeine Zeitung » publia un long article élogieux sur l'art de John Steinbeck (célèbre romancier américain). On essayait ainsi d'occuper l'esprit des intellectuels allemands.

Je vis aussi à Stockholm un homme d'affaires, ressortissant d'un pays satellite, qui s'était trouvé à Cologne pendant le martèlement de cette ville. Lorsque le signal d'alerte retentit, il se rendit dans un abri et là il put constater comment les nazis s'efforcent de maintenir le calme de la population et de lutter contre les épidémies de faux bruits. Dès le signal d'alerte, des haut-parleurs informaient les gens installés dans les abris des progrès de l'attaque, des dommages causés, de la direction dans laquelle s'en allaient les avions une fois le raid terminé. Les rumeurs, malgré tout, abondent.

DANS LA RUHR

La région de la Ruhr a été sans aucun doute celle qui a le plus souffert. L'un des récits les plus dramatiques sur l'un de ces raids a été fait par le jeune violoniste suédois Sven Malmberg. Malmberg se trouvait à Dortmund dans la nuit du 24 au 25 mai lorsque la R.A.F. attaqua cette ville et en rasa complètement le centre. Pendant huit jours, Malmberg n'enleva pas ses vêtements et il ne put presque pas dormir. Chaque nuit les sirènes retentissaient et, malgré les avertissements officiels, les gens se réunissaient pour dépeindre à qui mieux mieux les dégâts causés dans toute la vallée. Des hommes et des femmes aussi secoués éprouvaient du plaisir, semble-t-il, à tout exagérer.

Pendant un raid, a raconté Malmberg, « il sembla qu'une grande masse de feu et de soufre tombait du ciel. Chaque fois que les Britanniques attaquaient une ville de la Ruhr, les sirènes retentissaient dans toutes les autres villes de la vallée. Aussi dûmes-nous passer chaque nuit dans les abris. Je m'étais rendu à Dortmund pour jouer devant les ouvriers, mais il y avait eu tellement de funérailles que les autorités interdirent toute réunion musicale. C'est pourquoi je rentrai en Suède. L'effet des bombes britanniques était étonnant. Des groupes d'immeubles disparaissaient d'un coup... »

Les raids ont fait fructifier les affaires des prêteurs sur gages. Les gens, craignant de voir détruire leurs objets précieux, les déposent dans des Monts-de-Piété. Ils déclarent que si les Monts-de-Piété sont bombardés, il sera plus facile d'obtenir des dédommagements que si les biens étaient détruits dans la maison de leur propriétaire.

LES SANS-ABRIS

Les raids aériens accentuent le déclin du moral en détruisant les habitations. Le nombre des sans-abris en Allemagne s'élève maintenant à plusieurs millions. Les fonctionnaires nazis sont alarmés par les dangers que présente cette situation. Rien qu'à Cologne, 112 appartements occupés par des administrations de l'Etat ont été cédés à 365 familles dont les maisons avaient été détruites. Dans toute l'Allemagne, des baraquements sont construits pour donner un toit, au moins provisoire, à cette foule d'hommes, de femmes, d'enfants.

(Lire la suite en page 12)

LA GRECE SE LIBERE

du joug nazi

Une personnalité grecque, qui a joué un rôle important dans la lutte contre le fascisme à Athènes, est arrivée récemment en Egypte. Elle nous décrit, avec des détails peu connus jusqu'ici, quelques aspects de la vie nationale en Grèce.

— Quelle est la situation alimentaire en Grèce ?

— A présent, on voit des vivres dans les magasins d'Athènes, dans l'Agora par exemple ; mais les prix sont prohibitifs, et seuls les collaborationistes peuvent les acheter. L'ouvrier touche 5.000 drachmes par jour, et l'oke de pain coûte 7.200 drachmes sur le marché noir, celle de viande 28.000. Il n'en mange donc pas. On a tout vendu dans les maisons : les bijoux, les tableaux, les meubles. Les Allemands et les Italiens ont fait de grosses fortunes en les achetant et en les envoyant dans leurs pays.

« C'est une famine cruellement imposée et maintenue par l'envahisseur. Pendant l'hiver de 1941-42, j'ai vu un petit gars de douze ans, affamé, en loques, chiper un morceau de pain sur une voiture de ravitaillement allemande. Le soldat qui le surveillait bondit sur lui, saisit son bras des deux mains et le brisa sur son genou.

« Cette histoire est connue et répétée dans le peuple.

« On dit aussi que des soldats de l'Axe ont séduit des jeunes filles pour un morceau de pain. Des gens du peuple fouillaient dans les boîtes à ordures pour trouver des déchets à manger. Des colonnes d'affamés marchaient dans les rues en criant : « Nous avons faim ! » Des centaines de milliers de personnes sont mortes de faim et de maladie en 1941. Et cela continue. »

— Recevez-vous de la nourriture de l'étranger ?

— En aucune manière. Notre pays est dévasté. Les Bulgares nous ont enlevé de riches contrées, qui avaient des récoltes de céréales en excédent, et cela, quand il est bien connu que la Grèce ne suffisait jamais à ses besoins alimentaires.

« Les paysans des régions ruinées par la guerre n'ont pas pu cultiver assez. Le pays est réduit aux maigres rations de la Croix-Rouge en céréales et en légumes secs. Dans les villes, les Allemands nous ont chassés de nos maisons, réquisitionnées en grand nombre pour les troupes. Ils ont enlevé nos meubles pour les envoyer dans les régions où se réfugie la population qui évacue les villes bombardées. Ils ont coupé et brûlé des forêts entières. Ils ont enlevé le bétail et les bêtes de labour. L'huile est transformée en margarine pour l'Allemagne ; les raisins secs, les figues, les olives, les conserves que nous fabriquons sont dirigés en grande quantité sur l'Allemagne. »

L'organisation politique de la libération

— On nous avait dit qu'une organisation politique dont vous faisiez partie a pu, malgré ce sentiment de malheur et de ruine, créer une magnique unité nationale.

— On vous a dit la vérité. Divers partis démocratiques ont pris l'initiative d'organiser la résistance totale à cette mort stérile, dès le début de l'occupation ennemie. Un bloc s'est formé sous le nom de « Front National de Libération », l'E.A.M., comportant de nombreux membres des partis agraire, socialiste, démocratique-laïc, hellénique, communiste, auxquels se sont joints de nombreux indépendants de toutes les nuances politiques. Après deux années de lutte, l'E.A.M. compte des dizaines de milliers de membres dans tous les coins du pays.

« Notre organisation avait comme base, comme principe d'action, deux buts :

« 1° Eliminer toutes les divergences politiques et faire la guerre à l'ennemi uniquement ;

« 2° Lutter pour que, après la libération de la Grèce, le peuple grec puisse librement exprimer sa volonté d'obtenir le régime qu'il désire et la Constitution, selon laquelle il se gouvernera lui-même.

« Aux moments les plus durs de la guerre, nous n'avions jamais perdu confiance dans la victoire des Alliés. Il n'était d'ailleurs question pour nous, après les ravages que nous subissions continuellement, que de vaincre ou mourir. »

— Comment pouviez-vous communiquer entre vous malgré la surveillance de la police nazie ?

— Le mouvement, dans ses réunions secrètes, recevait des nouvelles du pays tout entier. Nous envoyions des émissaires pour constater l'état d'esprit en province et l'action effectuée et pour répandre les mots d'ordre.

« Le Comité Central, composé des représentants des partis, dirige la lutte du peuple tout entier. Nous voulions l'organiser, et nous sommes parvenus à surmonter la dépression morale causée par la famine. A l'aide de machines clandestines, nous avons répandu des tracts et des journaux, malgré les saisies, la prison et les exécutions. »

— Comment avez-vous manifesté plus tard votre résistance à l'oppresseur ?

— Le mouvement de libération avait réussi dans son premier but, celui d'unifier la volonté de résistance. Il s'engagea résolument, dès le début de l'occupation, dans l'organisation de la lutte pour le pain et celle de grèves pour la défense des droits vitaux du peuple grec.

« La bataille populaire, conduite par le Comité Central, fut entretenue par des dizaines de journaux clandestins, dont « La Grèce Libre », « Le Libérateur », « L'Action Féminine », etc.

Les grèves générales, arme des ouvriers

— Les grèves étaient interdites par les autorités occupantes. Mais elles ont obtenu un plein succès. Grâce à leur étendue et au courage des grévistes, les salaires furent augmentés, quelques vivres furent arrachés à l'ennemi. Les fascistes venaient avec des mitrailleuses pour établir leur « ordre ». Des centaines de personnes furent fusillées, mais le peuple, animé d'un fanatisme féroce, ne cédait pas.

« Il y avait, il y a encore tous les jours des grèves partielles. Et pendant cette période, quatre grèves générales ont paralysé tout le pays. La consigne était de ne pas se battre, le mot d'ordre : « du pain », « des salaires », « de la nourriture pour le peuple », « à bas le fascisme ».

« Le 5 mars 1943, eut lieu la plus grande manifestation contre la mobilisation civile du peuple, qui devait fournir des ouvriers à l'Allemagne. On savait que le décret était à l'imprimerie, et devait paraître dans les deux ou trois jours. 300.000 citoyens d'Athènes et du Pirée se sont rués dans les rues en brandissant des placards, en chantant l'hymne national, en criant : « A bas la mobilisation ! » On a tiré sur la population. Il y eut des morts, des centaines de blessés.

« Les femmes ont montré un courage farouche. Dans une rue, une colonne de cavalerie italienne a chargé contre le peuple. Les femmes, pour protéger les manifestants, couraient au-devant des chevaux et s'accrochaient aux rênes pour les arrêter. Les Italiens les ont frappées, mais elles ne lâchaient pas.

« L'ennemi avait défendu aux habitants de soigner les blessés. J'ai vu pourtant plusieurs familles, qui s'étaient entendues spontanément avec les manifestants, faire semblant de fermer leurs portes. Elles faisaient signe aux hommes de forcer le seuil, et quand ils entraient, elles retenaient les blessés à la barbe des autorités.

« Cette manifestation atteignit son point culminant quand une bande d'assaut, ayant refoulé les gendarmes et les policiers grecs gardant le ministère du Travail, enfonça les portes. On lui avait donné l'ordre de détruire les listes d'ouvriers spécialisés qui s'y trouvaient pour éviter une mobilisation individuelle des ouvriers, au cas où la mobilisation générale échouerait. Les meneurs pénétrèrent dans les archives, emportèrent les listes et les dossiers et mirent le feu. Quand l'opération fut terminée, les carabinieri italiens, alertés, vinrent dans des autos blindées et firent beaucoup de victimes, mais en vain. Ce fut une victoire politique, la seconde et la plus sérieuse : la mobilisation n'eut pas lieu.

« Le 28 octobre 1942, pour l'anniversaire de la guerre italo-grecque, le peuple a défilé en chantant et en brandissant des drapeaux ; les statues des héros de l'Indépendance grecque et la tombe du Soldat Inconnu furent couvertes de fleurs.

« Il y eut une autre démonstration le 25 mars pour la fête nationale. Le 22 juillet 1943, 350 à 400.000 hommes, à Athènes et au Pirée, sont descendus dans la rue pour manifester contre l'annexion bulgare des provinces grecques et l'occupation de la Macédoine occidentale. Tous les magasins étaient fermés. Toute la ville était dans la rue. On criait : « A bas l'annexion de la Thrace et de la Macédoine ! » Les Allemands ont tiré plus que les Italiens : il y eut 30 morts, dont 5 femmes, et 150 blessés des deux sexes. Des centaines d'arrestations furent opérées. »

— Les mesures antisémites ont-elles ému la population ?

— Avec la même énergie, nous avons lutté contre les mesures prises à l'égard des Juifs. Des comités de députés, de médecins, d'avocats, de membres de toutes les professions ont fait des démarches et protesté contre elles.

« Nous n'avons obtenu une atténuation des persécutions que pour les Juifs de Salonique. Ceux d'Athènes et du Pirée ont pu fuir. L'archevêque Damaschinos a plaidé leur cause, et des familles grecques ont recueilli leurs femmes et leurs enfants et les ont protégés malgré la menace qui pesait sur elles. »

De la rue au champ de bataille

— Avez-vous dirigé avec autant de succès la guerre contre l'occupant ?

— La marée montante de la colère du peuple nous a permis de créer une véritable armée populaire, qui a commencé par quelques centaines d'« andartis » — guérilléros — et qui a constamment augmenté en nombre, et s'est transformée en armée régulière. Cette armée est conduite par des officiers et des généraux. A présent, elle est en état d'assurer la libération presque complète de la Grèce occidentale. Elle a livré bataille, fait sauter des ponts, en particulier le pont de la ligne de chemin de fer de l'Orient-Express, une des voies principales de ravitaillement allemand. Récemment, elle a coupé la ligne de chemin de fer à Asopos.

« Les Italiens ont tenté des opérations de nettoyage, sans intimider les partisans. Ils ont essayé des représailles, brûlé 200 villages, pris des otages et fusillé des centaines de villageois et de personnes dans les camps de concentration. Quand sauta une galerie à Curnovo (Grèce centrale), où les Italiens ont perdu plusieurs trains chargés de munitions et des centaines de soldats, ils ont fusillé 104 personnes dans le camp de concentration de Larissa.



L'amiral nazi Fricke, commandant des forces navales allemandes dans le Sud, inspecte sa flotte dans la mer Egée, où les travaux de défense ont été amplifiés à toutes fins utiles.

« Telle est la résistance de l'armée héroïque des montagnes. Elle est aidée par une armée de réserve qui se recrute parmi les villageois, plus ou moins armés. Elle a libéré en grande partie la Grèce occidentale : l'ennemi s'est retiré dans quelques villes, Thèbes, Lamia, Larissa, le long de la ligne ferroviaire, mais il n'ose pas entrer dans le pays. Il a contre lui une armée disciplinée, et non des « bandits », comme il les appelle. L'armée d'andartis du ELAS (Armée Populaire de la Libération Grecque) — comme s'appelle cette armée dirigée politiquement par l'E.A.M. — a souscrit avec le Q.G. grec du Moyen-Orient un pacte d'action commune et se bat depuis lors sous les ordres des armées libres. Elle en fait partie, avec d'autres organisations d'andartis — l'EDES et l'EKKA. »

— Avez-vous du matériel en quantité suffisante ?



Le ministre du Reich Speer, chef de la production de guerre allemande, a récemment visité le « Mur de l'Atlantique » pour se rendre compte de la marche des travaux qui ont été récemment activés.

— Nous manquons d'armes lourdes. Nous avons des canons et des armes capturés à l'ennemi. Nous avons créé pour nos prisonniers un vaste camp de concentration, où leur nombre augmente constamment.

« Nos faits d'armes sont devenus légendaires dans le pays. »

Les faits d'armes des guérilléros grecs

— Pouvez-vous nous en relater quelques-uns ?

— Nous en connaissons beaucoup, mais je m'en rappelle deux qui m'ont frappé particulièrement.

Les Grecs ont livré bataille contre les Italiens près de Cozani. Selon les règles militaires, elle n'aurait pas dû la gagner. L'ennemi, bien campé, disposait d'une artillerie légère abondante, de mortiers, et il était en nombre écrasant (12.000 hommes). Après quatre jours de combat, il s'est dispersé en laissant 700 prisonniers, des morts, des blessés, 4 canons et des munitions.

« Une autre fois, l'ennemi marchait contre le village de Porta, entre la Thessalie et la Macédoine. Les villageois n'avaient que 9 fusils. Ceux qui savaient les manier occupèrent l'entrée du village, une ouverture pratiquée dans les rochers, qui entouraient ce dernier de toutes parts. Les femmes et les enfants évacuèrent le village et se réfugièrent dans la montagne. Les Italiens tirèrent sur eux. Les 9 fusils villageois ouvrirent le feu. Quatre d'entre eux furent mis hors d'action. Pourtant les Italiens n'avançaient pas. Les villages voisins, entendant la fusillade, envoyèrent des hommes armés qui encerclèrent les Italiens, et bien qu'ils fussent au nombre de six cents, équipés de mitrailleuses lourdes et d'autres armes automatiques, ils se sont retirés en laissant des morts et des blessés. Dans combien d'autres villages des succès semblables ont été remportés par nos hommes !

— Est-ce que votre activité a influé sur la conduite allemande ?

— Les Allemands croyaient que cette activité de nos andartis conduirait à une attaque alliée en Grèce, et ils ont transporté des troupes sur la côte grecque — on a estimé ces forces à 3 divisions blindées.

« J'ai parlé à des soldats et des officiers nazis. Ils sont tous convaincus d'avoir perdu la guerre. Ils ne chantent ni ne rient plus, sont sceptiques, graves et mélancoliques. Ils ont dit récemment qu'ils ravageraient tout le pays sur leur passage, s'ils devaient le quitter, comme s'ils ne l'avaient déjà fait !

« Les Italiens ont célébré la chute de Mussolini comme une fête nationale, et les premiers jours qui la suivirent, les Allemands prirent des mesures contre les Italiens : leurs tanks encerclèrent les camps italiens avec leurs canons pointés vers l'intérieur. Ils étaient encore en état d'alerte quand j'ai quitté la Grèce.

« Je puis, en tout cas, vous déclarer, au nom de tous mes compatriotes, que le peuple grec attend le moment de sa libération pour se battre avec ses grands alliés et chasser le tyran axiste de la terre nationale. Notre organisation fait tout son possible, et continuera à le faire, pour grouper la dernière force nationale dans un front unique de bataille, indépendamment des vues politiques, sociales ou religieuses, pour la libération du pays et pour assurer au peuple la libre expression de sa volonté sur la question du régime politique après la victoire. »

A. HARARI

Une lettre pour vous

« Madame, j'ai lu et relu votre première lettre et j'ai d'abord pensé : Comme cela est juste ! Puis, réflexion faite, il m'a semblé que sans avoir l'air de prendre parti, tout en laissant votre correspondante libre de décider par elle-même, vous posiez le problème de telle manière qu'en toute conscience une seule solution s'imposait : l'obéissance au devoir familial. Cette solution est bien celle que préconise la morale bourgeoise. Mais le résultat ? Regardez combien de familles en apparence très unies ne font que cacher derrière une façade de dévouement mutuel une profonde mésentente, et ceci, justement, parce que parents et enfants ont cru, à un moment de leur vie, à la nécessité du sacrifice. Telle vieille fille aujourd'hui sujet de moquerie pour son entourage a été, dans sa jeunesse, l'ange gardien de ses frères et sœurs plus jeunes et laissés sans père ni mère. Mais à présent, qui s'en souvient ? Le beau sacrifice est oublié et la « sacrifiée » n'est plus qu'une vieille demoiselle ridicule. Est-ce cette part qu'il faut choisir ? Est-ce que le dévouement ne crée pas l'exploitation ? Tout odieux que soit l'égoïsme, n'est-ce pas précisément cet égoïsme odieux qui crée l'obligation de ne compter que sur soi-même et entraîne ainsi les êtres à prendre leurs propres responsabilités ?

La vie en Europe diffère totalement de l'existence patriarcale que l'on mène en Orient. Mais si les familles y sont moins unies, l'individu n'y est-il pas plus heureux, parce qu'affranchi de cet esprit de sacrifice ?

Voilà les questions qu'a soulevé en moi : « Une lettre pour vous ». Je vous en fais part, car je suis sûre que d'autres lectrices ont dû réagir de la même manière que moi. Ne voyez pas là une critique, mais simplement la preuve de l'intérêt que j'ai pris à vous lire.

Madame R... S.

Je suis touchée, Madame, de voir avec quelle franchise vous avez su m'écrire. Cette rubrique est créée pour les lecteurs. Elle n'existe que pour permettre aux opinions, même contradictoires, de s'exprimer. En les accueillant toutes, en s'efforçant d'indiquer une solution heureuse à tout problème humain d'intérêt général qui me sera posé, je n'ai qu'un désir : susciter entre nous un esprit d'entr'aide. Ainsi compris, un courrier entre inconnus devient un peu comme une façon de se tendre la main. Rappelez-vous la « Ronde » de Paul Fort :

« Alors on pourrait faire une ronde autour du monde, si tous les gens du monde voulaient s'donner la main. »

Ainsi, vous élevez des doutes sur les heureux résultats du devoir filial. Vous n'êtes pas la seule, Madame, et ce n'est ni André Gide, ni Jules Renard et sa terrible boutade : « Tout le monde ne peut pas être orphelin », qui vous donnerait tort. Les littérateurs ont dénoncé avec une lucidité impitoyable cette effrayante hypocrisie familiale toujours prête à jeter le voile de Noé afin de sauver les apparences et cacher sous un simulacre d'affection la rancœur, voire la haine. Tout cela est tristement vrai et je comprends que la jeunesse hésite à perpétuer la duperie : « Je me sacrifie pour mes enfants, mais ceux-ci plus tard devront se sacrifier pour moi. » De tous les mensonges, le mensonge familial est peut-être le plus odieux. Opposer à tout désir d'affranchissement le mot « sacrifice », c'est chaque fois fausser le problème, mal poser la question. La résignation, la soumission ne sont que des défaites de la volonté. De ces défaites ne peut résulter aucun bonheur pour autrui et, surtout, aucune joie rayonnante, aucune paix intérieure. Un sacrifice accepté malgré soi n'entraîne que l'amertume, le reproche muet. Il suffit d'une seule présence assombrie de regrets tardifs pour attrister toute une maison. La vie de famille devient alors cohabitation forcée et non union.

Il ne s'agit pas de vivre agglomérés sous le même toit, en se reprochant mutuellement de n'avoir pas pu réaliser par la faute des autres ce qui, peut-être, n'aurait été que veilléité. Il ne s'agit pas davantage de se « sacrifier » et d'en garder rancune. Ce qu'il faut — et là est le devoir véritable — c'est trouver sa voie, celle qui exaltera à son maximum les forces spirituelles qui sont en chacun de nous, et alors accomplir sa tâche jusqu'au bout. De cette franchise vis-à-vis de soi-même dépend toute l'attitude devant la vie. Croyez-vous, vraiment, que celles qui ont préféré se dévouer pour élever des frères et sœurs laissés à leur charge ne sont plus, un jour, que des vieilles filles ridicules ? Pourquoi le seraient-elles, si elles ont su donner tout leur cœur ? Si elles ont agi en mère et non en marâtre, pourquoi n'auraient-elles pas droit à la tendresse merveilleuse ? Eugénie de Guérin s'est-elle « sacrifiée » pour son frère, ou plutôt n'a-t-elle pas choisi la part qui lui a permis de prodiguer les richesses d'une âme d'élite ? On n'a que ce que l'on donne. Mais alors on le possède au centuple. Les individualistes, les êtres nés pour la solitude féconde, rejetteront d'instinct tout asservissement à la famille lorsque la force créatrice qui est en eux exige tout détachement. Pour ceux-là, il n'y a aucun problème, aucun dilemme. Un élan sûr les porte vers leur tâche à remplir. Mais combien sont nés pour ce destin ?

Voilà, Madame, ce que je crois pouvoir répondre à votre lettre. Cette fois serons-nous du même avis ? **VOTRE AMIE**

Le combat de FRANÇOISE ROSAY

Il y a quelques mois, venant du champ de bataille tunisien, une grande dame, aux cheveux blancs et au regard expressif, descendait d'un avion dans un aérodrome de Londres. C'était Madame Françoise Rosay, vedette du cinéma français. Françoise Rosay joua dans de nombreux films qui la firent unanimement considérer comme une actrice accomplie. Hitler, dans son studio de Berchtesgaden, avant la guerre, avait pu les voir, et ne cachait pas son admiration pour son jeu à la fois sobre et nuancé. Il comptait, après avoir vaincu la France, s'assurer la « collaboration » des meilleurs acteurs français dont Françoise Rosay qui savait si bien émouvoir le cœur des foules. Ce n'était qu'une illusion de plus ; les vedettes du cinéma français ont simplement du tact, et l'appétit du gain, qui dans l'ensemble avait si déplorablement « commercialisé » la production française avant la guerre, devait, avec l'intrusion nazie, complètement disparaître. Aux jours amers de l'armistice, Françoise Rosay avait, quant à elle, nettement pris position. « Jamais, disait-elle fièrement, je ne travaillerai pour les Allemands. » Et elle a tenu parole.

•

Il y a quelques jours, assise confortablement sur la terrasse du Hyde Park Hotel, l'attachante protagoniste d'« Un Carnet de Bal » racontait à quelques journalistes sa simple histoire. C'était l'histoire humaine de Français et de Françaises travaillant pour leur libération.

Françoise Rosay passa durant son adolescence quelques mois en Allemagne, où elle apprit l'allemand. Après la déclaration de guerre en septembre 1939, le gouvernement français lui demanda de parler à la radio nationale à l'adresse des femmes allemandes. Du ton le plus simple et en même temps le plus direct, Françoise leur dit que leur admiration, leur culte pour Hitler ne leur profiterait pas davantage que leur amour pour le Kaiser pendant la dernière guerre mondiale.

A Berlin, les secrétaires du Dr Gœbbels étaient à l'écoute et lui rapportaient tout ce que déclarait cette représentante des femmes françaises. Le ministre de la Propagande était décidé à se servir d'elle une fois que la France aurait été occupée.

Mais c'était mal connaître Madame Françoise Rosay. Au cours de la nuit du 13 au 14 juin, quand les armées de Hitler firent retentir leurs bottes sur les pavés de la capitale désertée, Françoise s'échappa à Tarbes.

Agissant sur des instructions allemandes, Vichy essaya de lui tendre plusieurs pièges. Françoise Rosay devait se rendre à Paris, apparaître sur les scènes parisiennes, être vue en train de boire du champagne avec des officiers allemands, comme un grand nombre d'autres vedettes. La fière actrice refusa.

Quand certains hauts fonctionnaires lui firent savoir qu'à moins qu'elle n'entende raison, les Allemands arrêteraient l'envoi de pellicules de films et le cinéma français mourrait, elle haussa les épaules et répondit : « Bon. Ce ne sera pas une grande perte ».

Entre temps, son mari, le célèbre producteur Jacques Feyder, de son vrai nom Jacques Frédérix, avait gagné la Suisse. Lorsqu'il essaya de faire sortir sa femme de France, Vichy promit un « visa à condition que Françoise se rende d'abord à Paris ».

Sa réponse demeura la même : « Jamais ». Et, se tournant vers les zélés fonctionnaires, elle leur jeta à la face : « Si vous ne me laissez pas partir, je me suiciderai. Avant tout, cependant, je laisserai un message enregistré et le ferai parvenir, d'une façon ou de l'autre, à nos alliés. Ce sera de la bonne propagande. **Française Rosay vous parle d'outre-tombe. Français, résistez !** » Elle obtint le visa.

En 1942, Françoise quitta la France pour l'Algérie et Tunis en vue d'exécuter un contrat. Avant de partir, elle dit à ses trois fils : « Vous pourriez avoir quelques ennuis après mon départ. Au premier signe, quittez la France, traversez les montagnes et rendez-vous en Suisse. » C'étaient ses dernières instructions. Ils les suivirent à la lettre.

•

Mais pour Madame Françoise Rosay, le rideau se levait sur un nouvel acte bien plus dramatique encore que ceux dans lesquels elle avait bien pu jouer. Installée auprès de sa radio dans son appartement de Tunis en novembre dernier, elle capta la radio américaine pour écouter la proclamation du président Roosevelt annonçant qu'à quelques centaines de kilomètres, les armées alliées étaient prêtes à marcher sur Tunis.



Françoise Rosay, qui est une pianiste accomplie, joue un air favori.

Mais les feldgrau nazis y arrivèrent les premiers, tôt après suivis par les Italiens.

« Les nazis, dit la grande actrice, furent polis, presque obséquieux. Ils savaient ce qu'ils voulaient et ils le prirent. Tunis était une ville opulente. En un jour, elle manqua du nécessaire. Les Italiens s'y montrèrent particulièrement avantageux. Ils paradaient comme des clowns dans un cirque. Les enfants se moquaient d'eux. Pendant des semaines ils se pavanèrent. Puis les Alliés attaquèrent et ils fuirent sans regarder derrière eux. »

Vers ce moment, Madame Françoise Rosay avait quitté Tunis. Sachant que la Gestapo devenait de plus en plus active, elle put partir à bord d'un avion. Aidée par un consul neutre, elle avait réussi à se faufiler jusqu'aux lignes anglaises où l'attendait, à un endroit convenu, un avion. Peu de temps après, elle regagnait Tunis avec les troupes alliées.

A la fin juin, elle se rendait en Grande-Bretagne. Le censeur garda son journal. Plus tard, elle espère le faire traduire et le publier.

L'ALLEMAGNE SOUS LES BOMBES (SUITE)

Le jour où je quittai la Suède, Berlin décida d'évacuer tous les civils des régions menacées par les attaques aériennes alliées. Mais les observateurs les plus renseignés, des hommes qui traitent constamment des affaires en Allemagne, déclarent que cela est impossible, parce qu'il faudrait déplacer alors 20 à 25 millions de personnes au moins.

Les civils blessés au cours des bombardements sont si nombreux qu'il n'y a plus de place dans les hôpitaux. Plus de 300 Français qui étaient tombés malades en Allemagne en mai dernier durent être transférés jusqu'à Paris pour y être hospitalisés.

ANTISÉMITISME

Les nazis sont toujours à la recherche d'un moyen pour empêcher la population de se laisser aller au désespoir par suite des bombardements. La nouvelle (démentie catégoriquement depuis par le ministère de l'Air britannique) qu'un réfugié juif avait donné les renseignements qui permirent de bombarder le barrage de la Mohne fournit à Gœbbels l'occasion attendue. Les Allemands, craignant de s'en prendre aux officiels, et ayant tout de même besoin de victimes propitiatoires, se retournèrent contre les Juifs.

« Je connais personnellement, me dit un homme d'affaires suédois, deux familles juives qui furent assassinées la nuit même où la nouvelle fut annoncée. » Mon informateur se trouvait à ce moment en Allemagne, en route pour les Balkans. Ses malheureux amis, grâce à une prudence extrême, avaient réussi à survivre à six ans d'hitlérisme. Il a estimé qu'une dizaine de milliers de Juifs ont été tués par représailles pour la destruction des barrages.

TRANSPORT ARRÊTÉ

Les raids se répercutent beaucoup plus loin que dans les maisons des familles allemandes. Ils ébranlent de mille manières toute la machine de guerre nazie. Un Suisse, qui se rendait en Suède, me dit qu'entre Bâle et Berlin, son train s'arrêta cinq fois pour permettre à la locomotive de faire monter la pression. Au fond de cette histoire, il y a le fait que les Alliés ont bombardé les aciéries du Dusseldorf où les Allemands fabriquaient la plupart de leurs tubes pour chaudières. Il leur est impossible maintenant de remplacer les tubes dans les locomotives et toutes les tentatives faites pour souder les vieux tubes se sont avérées impraticables. Les bombardiers « Mosquito » britanniques foncent sur les locomotives, le long des voies ferrées, et les détruisent d'une rafale. Pour maintenir leur système de transport, les nazis ont établi quelques nouvelles lignes d'autobus et, pour économiser de l'essence, ces véhicules sont alimentés par du gaz de bois, le bois étant accumulé dans un réservoir fixé à l'arrière.

Les bombardements des usines de pétrole synthétique nazies ont certainement accéléré la crise du carburant en Allemagne. Une personne, bien au courant de la question, m'a dit que les nazis ont épuisé leurs réserves de pétrole et que ce qui leur provient de Roumanie et de Galicie est nettement au-dessous de leurs besoins.

DES MILLIONS D'ALLIÉS

Un point encore : les bombardiers britanniques et américains qui sillonnent le ciel ennemi trouvent des millions d'alliés sur le sol allemand. Ce sont les ouvriers étrangers, si nombreux qu'ils constituent le dixième de la population actuelle de l'Allemagne. Selon des estimations provenant de Berlin, il y a parmi eux 800.000 Ukrainiens, près d'un demi-million de Belges, des dizaines de milliers de Français, de Hollandais, de Baltes. Dans une usine d'avions, 78 pour cent des ouvriers sont des étrangers qui ne connaissent pas l'allemand. Les nazis sont contraints d'introduire ces ennemis dans leur sein parce qu'ils ont dû appeler sous les armes tous les Allemands d'âge militaire.

J'ai rencontré à Stockholm un ouvrier évadé d'Allemagne et qui a trouvé en Suède un refuge sûr. Un gigantesque réseau s'étend à travers l'Europe, me dit-il, dans le but d'empêcher les Allemands de tirer tout le parti possible de l'armée des ouvriers étrangers forcés de travailler pour elle. Puisque l'essentiel dans ce cas est de ne pas travailler, les ouvriers reçoivent des circulaires qui leur expliquent comment feindre une maladie. Des petits tracts, présentés comme si c'étaient des dictionnaires bilingues, sont envoyés d'Allemagne dans les pays occupés. Les pages du milieu indiquent comment tromper les médecins. Une méthode recommandée est de placer une boule de coton imbibé de térébenthine entre le troisième et le quatrième orteil et de la garder là. Un jour plus tard, le pied paraîtra enflammé et l'ouvrier aura un congé — au bénéfice des Alliés. D'autre part, des ouvriers s'organisent en groupes pour faire la grève perlée.

Un directeur d'usine en Allemagne se plaignait des ouvriers étrangers. Il avait un interprète à sa disposition, mais, dit-il, « l'interprète se donne tout le mal du monde pour expliquer aux ouvriers, dans leur propre langue, ce qu'ils doivent faire, mais ces étrangers, au bout d'un long discours, haussent simplement les épaules et répondent, avec un sourire naïf : « Je ne comprends pas ».

Gœbbels continue toujours à dire aux Allemands qu'ils peuvent avoir le dessus sur les Alliés. Son cheval de bataille, c'est que les Britanniques et les Américains ont l'intention d'anéantir l'Allemagne. Cette propagande, jusqu'ici, n'a servi qu'à empêcher les Allemands d'anéantir les nazis. Jusqu'ici...



FEMMES EN NOIR
Ce nouveau style de nouvelles robes de soir, pour la saison chaude, vient de Hollywood.

LE VIEUX LINGE est une richesse

En ces temps d'économie nécessaire, nous devons apporter un soin tout particulier à l'usage de notre vieux linge. Beaucoup de ménagères ignorantes considèrent comme « perdu » un drap ou une serviette troué.

Pourtant, du linge usagé peut encore servir fort longtemps, pour peu que nous sachions nous y prendre. Pour mes lectrices économes qui essayent de faire durer leurs draps, serviettes, mouchoirs, taies d'oreillers, etc., le plus longtemps possible, voici quelques suggestions utiles qui m'ont été communiquées par des amies qui sont des ménagères accomplies :

Les vieux draps

Avant de faire sonner pour eux l'heure de la retraite définitive, retournez-les, s'ils ne sont usagés que dans la partie centrale. Pour cela, coupez-les par le milieu, rapprochez les bords en surjet et faites un ourlet sur les côtés.

Ils peuvent subir en sens perpendiculaire une opération semblable qui ramènera les parties usagées du centre aux extrémités.

Après cette prolongation de service, les draps ainsi retournés vous paraîtront peut-être trop usés pour se prêter à une nouvelle transformation. Ils pourront servir alors comme alèzes, dont l'emploi est indispensable en cas de maladie. Vous les poserez pliés en quatre ou en six, sous le siège de la personne malade.

Vous pouvez aussi les transformer en draps d'enfants (on peut faire deux draps avec trois en supprimant les parties trop usées), enveloppes de traversin, torchons divers, essuie-mains pour rouleaux de bois, layettes pour nouveau-nés (si le drap est de fine toile), bandes larges et longues, très utiles pour le maintien d'enveloppements d'ouate ou de cataplasme, etc...

Les taies d'oreillers...

...Placées sur l'enveloppe même du coussin avant qu'on y mette une autre taie, en prolongeront l'usage et lui donneront une double solidité.

Les vieilles serviettes...

...Seront transformées en gants de toilette ou en petits torchons pour le nettoyage des cuvettes et des lavabos.

Les vieilles nappes...

...Lorsque les parties très usées sont enlevées, elles peuvent fournir encore de très honorables serviettes de table ordinaires, des serviettes d'enfant, des sacs à pain, des enveloppes de serviettes, des dessus de plateaux. Vous pouvez encore les joindre entre elles par des entre-deux, pour former une nappe neuve du plus heureux effet. Quand vous aurez employé cette dernière méthode, disposez sous les entre-deux des bandes de satin du ton des fleurs que vous aurez choisi pour décorer la table.

Les vieux mouchoirs

Débarrassés des initiales, ourlets, broderies, etc., bouillis et mis de côté en boîtes aseptisées, ils peuvent faire des compresses et des petites bandes à pansement lorsqu'on se trouve à court de gaze.

ANNE-MARIE

VOTRE PARFUM...

Il est encore des femmes qui dédaignent les parfums et proclament que rien ne vaut la nature. Elles ne se rendent pas compte que, depuis toujours, l'humanité a cherché à créer des parfums : les peuplades sauvages elles-mêmes utilisent les plantes pour transformer l'ambiance autour des femmes.

Elles ne savent pas que presque tous les hommes sont sensibles aux odeurs et qu'une senteur agréable retient souvent autant qu'un joli visage.

D'autres prétendent qu'elles ne peuvent se parfumer parce qu'à l'heure actuelle les parfums coûtent cher. Je crois que cela n'est pas absolument juste.

Certes, les parfums français, par exemple, ont atteint des prix exorbitants, mais on n'a pas besoin de les employer si les moyens ne le permettent pas.

Ce qu'il faut, surtout, c'est savoir choisir le parfum qui convient à sa personnalité et bien l'employer. Il existe d'ailleurs à des prix abordables des eaux de Cologne imprégnées de grands parfums et dont l'emploi judicieux ne provoque pas une dépense excessive dans un budget annuel, tout en donnant un résultat très satisfaisant.

Employez de l'eau de Cologne tous les jours. En faisant votre toilette, veillez à mettre un petit sachet imbibé d'odeur dans votre linge, vaporisez de temps en temps vos cheveux et vous laisserez toujours autour de vous une atmosphère délicate, discrète, qui ravira ceux qui vous entourent.

Mais soyez très difficile dans votre choix. Une femme un peu forte ne prendra pas un parfum acidulé, mais, au contraire, un arome pénétrant, un peu lourd si elle est brune, plus suave si elle est blonde. Une très jeune femme, mince, moderne, sportive, choisira pour flotter autour d'elle des effluves légers.

Certains parfums se transforment au contact de la peau, et cela exige une prudence très grande, car, parfois, ces altérations sont très fâcheuses.

Faites donc des essais, les parfumeurs donnent volontiers quelques gouttes de leur parfum, et quand vous aurez trouvé celui qui vous convient, n'en changez plus et n'en abusez pas non plus...

Si vous avez...

...LES YEUX ROUGES

Après une journée passée à la piscine, à la mer ou en plein air, ou bien encore après avoir travaillé à la lumière artificielle, si vos yeux rougissent lorsque vous êtes dans une pièce enfumée, mettez dans une œillère un peu d'eau salée tiède (une cuillerée à bouche de sel par litre d'eau) et baignez longuement chacun de vos yeux ouverts.

...LES YEUX TERNES

Souhaitez-vous les voir brillants ? Remplissez une œillère d'eau de rose et deux ou trois gouttes de jus d'orange. Ce moyen simple est vraiment miraculeux et donne des résultats qui dépasseront vos prévisions les plus optimistes.

...LES YEUX GONFLÉS

Il est indispensable que vous commenciez par vous reposer dans l'obscurité avec, sur les yeux, une compresse faite de pulpe de concombre râpée. C'est un remède merveilleux. Il a de plus l'avantage d'atténuer la patte d'oie. Puis, lorsque vous vous maquillez, dégradez votre rouge le plus près possible de l'œil. Cela vous vaudra un regard avivé, clair, qui fera oublier que vous avez mal dormi la nuit précédente. Cet artifice de maquillage est également excellent pour dissimuler le cerne brunâtre causé par la fatigue.

...MAUVAISE MINE

Ne croyez pas qu'en mettant simplement du rouge sur vos pommettes vous reprendrez pour un soir un teint merveilleux. Employez comme fond de teint une crème assez liquide et, avant d'essuyer, mettez une petite touche de rouge sur votre front, sur votre cou et près de l'oreille, mêlez intimement avec la crème de manière à donner l'illusion d'un teint animé. Essuyez et achevez votre maquillage comme d'habitude. Ce procédé simple vous permettra d'avoir une mine fraîche et resplendissante.

...UN NEZ ÉPAIS

Vous pouvez dissimuler ce défaut. Une fois que vous avez mis sur votre visage la crème qui doit tenir la poudre, ne l'essuyez pas tout de suite. Prenez un peu de fard pour les paupières, bistre ou bien gris très foncé. Etalez très *légèrement* un peu de ce fard sur les ailes de votre nez. Il s'agit de créer de chaque côté du nez une ombre qui affinera l'apparence de ce dernier.

Conseils à mes nièces...

Nièce « Future mariée »

Je suis de votre avis : un tailleur blanc, avec accessoires bleu ciel, sera très élégant. Mais je pense qu'un chapeau blanc serait beaucoup plus indiqué. Vous pouvez tenir un bouquet de fleurs en main. Cela se fait couramment.

Nièce « Seule et solitaire »

Vous êtes malheureuse parce que vous vous obstinez à vouloir vivre loin de vos semblables. Pourquoi ne fréquentez-vous pas des jeunes filles de votre âge ? Cela vous changerait un peu de votre milieu habituel et vous redonnerait la joie de vivre. Vous êtes en train de faire de la neurasthénie, cela n'est pas permis, surtout quand on a dix-huit ans.

Nièce « Ah ! l'amour, l'amour... »

Non, ne demandez pas des explications. Attendez que celui que vous aimez vienne se confier à vous. Ne lui forcez pas la main. Certains hommes, la presque totalité dirai-je, ont horreur de se sentir surveillés. Faites confiance, soyez patiente, attendez. Il finira bien par tout vous raconter. Il ne vous connaît pas encore assez pour se confier entièrement à vous.

Nièce « Politesse »

On présente toujours un monsieur à une dame et une jeune personne à une personne plus âgée, si elles sont du même sexe. Mais, dans le cas contraire, vous présenterez quand même le vieux monsieur à la jeune fille ou la jeune femme.

Nièce « Que faire, mon Dieu ? Je me sens perdue »

Vos amies ont tort de vous conseiller le silence. Tôt ou tard, celui que vous aimez finira par apprendre la vérité sur votre vie orageuse de jadis et il ne vous pardonnera pas de n'avoir pas parlé. Dites-lui tout. Il vous aime et vous comprend, me dites-vous. Dès lors, pourquoi craignez-vous cette confession ?

Nièce « Sale tête »

Changez de pseudonyme quand vous m'écrirez la prochaine fois. Mais non, vous n'êtes pas laide, votre photo est là pour me le prouver. Je ne puis certes vous appeler une beauté, mais vous avez de jolis yeux, une bouche et des cheveux vraiment superbes. Avec un pareil capital, mademoiselle, on ne peut pas être affreuse, comme vous le dites. Ayez donc un peu plus confiance en vous.

Nièce « Toujours nerveuse »

Vous devez être très patiente avec celui que vous aimez. Les jeunes gens n'aiment pas les complications, les grands drames, et ils détestent par-dessus tout les crises de larmes. Soyez un peu plus équilibrée. Vous n'aurez rien à perdre. D'ailleurs, savoir contrôler ses nerfs est déjà un premier pas vers le bonheur.

Nièce « Ninotchka »

Venez me voir à la date indiquée. Je vous attendrai. Inutile de voir ce jeune homme d'ici là. Fuyez-le, cela vaudra mieux pour le moment.

TANTE ANNE-MARIE

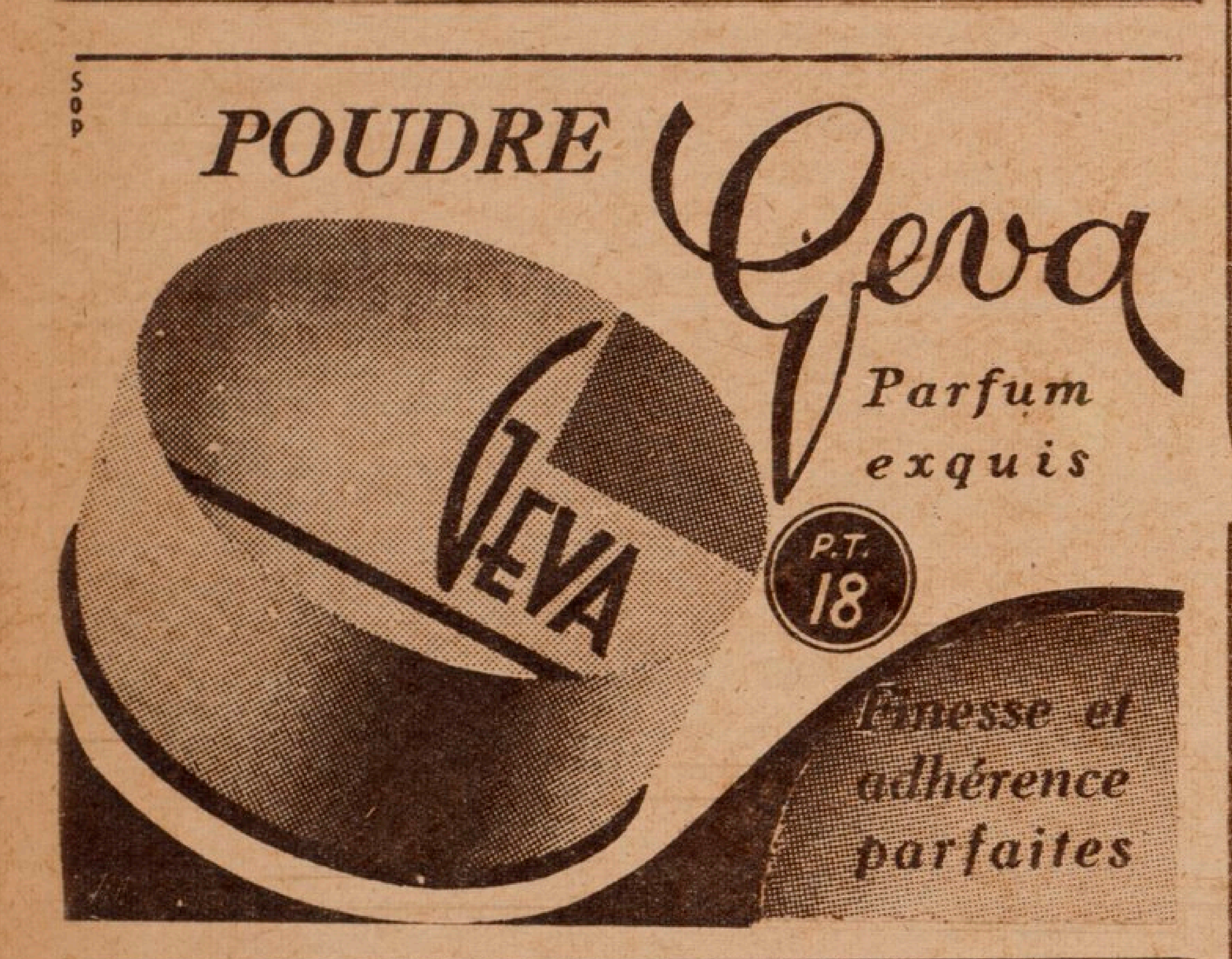


HEDY LAMARR S'EST MARIÉE...
Hedy Lamarr, la beauté brune de l'écran américain, a épousé récemment l'acteur John Loder. La mère de Hedy et quelques intimes étaient les seuls invités à la cérémonie. C'est son troisième mariage.



...JEAN-PIERRE AUMONT AUSSI
Maria Montez, actrice de cinéma, et Jean-Pierre Aumont viennent de se marier à Hollywood. Jean-Pierre Aumont rejoindra les Forces Combattantes Francaises aussitôt après avoir terminé son film.







NOS CONTES

Un Jugement

Les événements relatés ci-après se sont déroulés en Russie Soviétique longtemps avant la guerre.

Trois hommes occupaient un compartiment dans lequel entra un journaliste américain. Le train était en gare de Kharkov. Les trois voyageurs, tous Orientaux : un Chinois, un Coréen, un Japonais, étaient des universitaires, qui avaient été délégués pour assister à un congrès scientifique tenu dans un pays d'Europe centrale. Maintenant, ils mettaient à profit un mois de congé, pour visiter l'U.R.S.S.

— Nous sommes surtout anxieux, dit le Japonais, qui parlait l'anglais, d'étudier les méthodes employées par les Russes pour résoudre le problème des nationalités. Tout en imposant une unité politique à une collection de tribus et de race aussi variée qu'hétérogène, la Russie encourage en même temps le développement de la culture nationale de chacun de ces peuples. Non seulement le théâtre et la littérature de chacune de ces nations sont favorisés, mais, dans certains cas, le gouvernement russe a même fixé des alphabets à l'usage de certaines tribus qui ne possédaient pas de langage écrit. Nous désirons étudier le mécanisme de ce système qui, à nos yeux, revêt une importance capitale.

« Jusqu'à ce jour, continua le Japonais, les puissances colonisatrices se sont limitées à exploiter les richesses des peuples d'Asie et d'Afrique, sans se soucier outre mesure de leur enrichissement culturel. L'exploitation impérialiste a provoqué, dans plusieurs contrées du monde, un recul sensible de toute culture indigène, et parfois même une disparition totale des traditions spirituelles ; pourquoi donc la Russie procède-t-elle d'une manière différente ? Pourquoi a-t-elle pour but non pas l'exploitation économique des races peu évoluées, mais plutôt le relèvement de leur éducation ? Et comment ses dirigeants y réussissent-ils ? C'est ce que nous essayerons de comprendre... »

A plusieurs reprises, la conversation fut interrompue par les arrêts du train pendant la nuit. A chaque gare, un nouveau flot de voyageurs prenait le convoi d'assaut. Alors que des centaines de paysans se précipitaient dans les wagons, une foule d'hommes et de femmes encombraient les couloirs. Ils allaient jusqu'à la locomotive chercher de l'eau chaude pour faire du thé.

Les trois Orientaux, qui avaient voyagé depuis Vladivostok, avaient appris un excellent moyen pour éviter l'invasion de leur compartiment. A chaque halte du convoi, ils s'empressaient de disposer leurs bagages sur les banquettes, et s'asseyaient par terre. Lorsque les nouveaux voyageurs arrivaient à la porte du compartiment, ils voyaient trois hommes assis par terre... Sans doute les autres occupants du compartiment avaient-ils été chercher de l'eau chaude. Et sans insister, ils allaient chercher une place ailleurs.

Les trois compagnons de voyage n'étaient pas peu fiers de leur stratagème. A chaque fois, ils célébraient leur réussite par de chaleureuses poignées de mains et riaient aux éclats.

Malheureusement pour eux, le truc échoua avec le journaliste américain. C'était un voyageur trop expérimenté pour se laisser prendre à cette ruse. Il poussa de côté quelques valises, se ménageant une place sur la banquette, et s'installa tranquillement. Lorsque les hommes assis par terre lui dirent que les banquettes étaient occupées, il répondit tranquillement qu'il était prêt à discuter la question avec les occupants, à leur retour. Quelques secondes plus tard, le train s'ébranlait, et les trois voyageurs admettaient en riant qu'ils avaient été joués.

Un autre accroc se produisit à une petite station non loin de Kiev. Un homme entra dans le compartiment, déplaça une valise et s'installa près de la fenêtre. C'était un individu d'une cinquantaine d'années, à la moustache grisonnante et aux cheveux noirs. Il était coiffé d'une toque en peau, et sa veste était usée aux coudes. Pour tout bagage, il n'avait qu'une serviette en cuir qu'il tenait sur les genoux. Il était venu dans le compartiment un peu avant l'aube, mais ce ne fut qu'une heure plus tard qu'il accepta une tasse de thé que lui tendait le journaliste américain, et qu'il prit part à la conversation. A part le russe, il parlait un peu de yiddish que l'Américain comprenait parce qu'il savait l'allemand.

Les propos qui furent échangés par la suite se déroulèrent d'après un processus étrange. Le Russe parlait en yiddish, et le journaliste traduisait en anglais. Le Japonais se chargeait de renseigner le Chinois dans sa propre langue, et ce dernier donnait des explications au Coréen. La méthode était un peu laborieuse, mais les cinq hommes s'en tiraient assez bien.

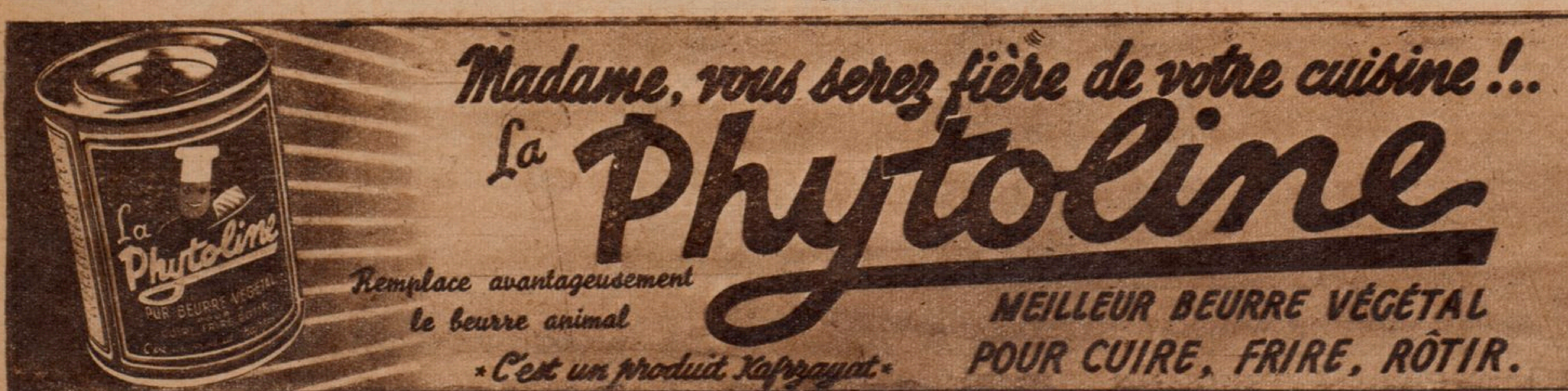
Lorsque le Russe connut le but de la visite des trois Orientaux en U.R.S.S., il leur révéla qu'il était un fonctionnaire de la Justice et qu'il se rendait dans une petite ville d'Ukraine pour juger un meurtrier et prononcer la sentence. Il invita ses nouveaux amis à quitter le train à la prochaine station et à assister à une session de la Cour Rurale Soviétique.

Tout le monde accepta l'invitation avec enthousiasme. Cependant, il fallut obtenir du chef de train l'autorisation d'interrompre le voyage. L'important personnage, qu'on dut réveiller, commença par faire des difficultés. Mais l'éloquence du fonctionnaire du gouvernement, renforcée d'un dollar américain, finit par venir à bout de sa résistance.

La matinée était encore peu avancée lorsque le juge et ses hôtes arrivèrent au tribunal. Les salles et les corridors étaient grouillants de paysans qui étaient venus assister au procès. La température à l'intérieur de l'édifice était aussi chaude que celle d'un bain







turc. Deux cents personnes s'entassaient dans la salle d'audience. Le juge et ses amis eurent toutes les peines du monde pour se frayer un passage à travers cette cohue.

La salle était d'une simplicité étonnante. Les murs blancs, badigeonnés à la chaux, ne portaient aucun tableau, aucun portrait. Au bout de la salle, sur une estrade, une table rudimentaire et deux chaises. Le juge s'assit sur l'une d'elles. A côté de lui vint prendre place un jeune homme en blouse blanche : c'était le greffier qui était chargé du procès-verbal de l'audience.

Comme, malgré une perquisition minutieuse, il avait été impossible de trouver d'autres chaises, le juge fut obligé de faire asseoir ses invités sur le bord de l'estrade. Il y avait aussi deux avocats : l'un faisait fonction de procureur général, et par conséquent d'accusateur ; l'autre, également un fonctionnaire de l'Etat, était chargé de la défense de l'inculpé.

Celui-ci, qui fit son apparition bientôt, était un paysan d'environ quarante-cinq ans. Les débats furent ouverts par le réquisitoire de l'accusation, qui exposait les faits d'une façon très simple.

L'inculpé avait tué son voisin au cours d'une querelle d'ivrognes. Après avoir levé le coude plus que de coutume, les deux moujiks s'étaient pris de querelle, sans raison apparente, et avaient commencé de se battre à coups de bouteille. Au cours de la dispute, l'un d'eux s'était écroulé, le crâne fracassé.

A plus d'une reprise, alors que l'accusateur énumérait les faits, le juge l'interrompit pour s'adresser à l'inculpé, lui demandant s'il comprenait ce que disait l'avocat. Lorsque l'accusé répondait par l'affirmative, le juge lui demandait de répéter les propos qu'il avait entendus.

Ensuite, ce fut au tour de l'avocat de la défense à venir à la barre. Il fit défiler un certain nombre de témoins qui ne purent que confirmer ce qu'avait dit l'avocat général au sujet des circonstances dans lesquelles le crime avait été accompli. Les débats durèrent deux heures. Ensuite, le juge annonça qu'il allait rendre la sentence.

En entendant cela, l'inculpé éclata en sanglots. Il se frappait la poitrine, s'arrachait les cheveux, donnait tous les signes d'un désespoir sans bornes. Il fallut l'intervention de deux gendarmes pour le calmer. Le juge aussi se leva et, saisissant une cruche et un verre qui se trouvaient sur la table, tendit à boire à l'accusé. Le paysan s'arrêta de pleurer et, saisissant la cruche, en avala d'un trait le contenu.

Puis, le juge alla se rasseoir, et dans un silence total, il annonça : « Inculpé, vous avez commis un crime. Vous avez tué votre voisin. C'est un crime. Vous avez tué un citoyen des Républiques Socialistes Soviétiques. Vous êtes donc coupable d'avoir commis un crime anti-révolutionnaire. Vous avez lésé la communauté en la privant de l'un de ses membres. Aussi bien que moi, aussi bien que tous les assistants ici présents, vous savez que pareil acte tombe sous le coup de la peine capitale. J'ai donc le droit et le devoir de vous condamner à mort...

« Mais, si je vous condamne à mort, continua le juge après un bref silence, moi aussi je pourrai commettre un crime contre la communauté en la privant d'un autre de ses membres actifs. Si je vous condamne à mort et que la sentence est exécutée, vos enfants seront aussi malheureux que ceux de l'homme que vous avez tué...

« Par conséquent, je vous demande : Inculpé, vous repentez-vous sincèrement et profondément de l'acte que vous avez commis ? »

Le paysan fit un pas en avant et, se signant, dit : « Je suis coupable, citoyen juge. Mon crime est impardonnable. Je ne mérite aucune indulgence. J'ai tué un homme qui était mon meilleur ami... »

Il éclata de nouveau en sanglots.

— Inculpé, dit encore le juge, mon verdict est que vous soyez privé de vos droits civiques pendant dix ans. Mais vous ne devez plus boire de la vodka, sous aucun prétexte, plus jamais. Je vous condamne en outre à faire les semailles dans le champ de votre victime avant les vôtres, et à moissonner ce champ avant le vôtre, jusqu'à ce que les enfants de l'homme que vous avez tué soient en état de le faire eux-mêmes... Promettez-vous de faire cela ?

— Je le promets, répondit le paysan.

Et il s'en alla.

— Que voilà un jugement sage, dit le Chinois lorsqu'il connut la sentence.

— C'est un jugement hébraïque, dit le journaliste américain au juge.

— Non, répondit le juge avec une pointe d'irritation dans la voix. C'est une sentence socialiste...

(D'après Pierre van Paassen dans « That Day Alone »)

La protestation

DE L'ÉPISCOPAT BELGE

Au mois de mars dernier, un décret fut promulgué en Allemagne réquisitionnant pour les besoins de guerre toutes les cloches des églises en Belgique. Quand cette nouvelle fut connue, l'épiscopat belge se réunit et émit une protestation indignée. Les évêques profitèrent de l'occasion pour dénoncer également la déportation de la main-d'œuvre. Voici les principaux passages de cette proclamation *qui fut lue publiquement dans toutes les églises de Belgique le 21 mars 1943* :

« En décembre 1942, ayant appris que l'autorité occupante se proposait d'enlever les cloches, nous avons énergiquement protesté auprès d'elle tandis que le Saint-Siège intervenait, lui aussi, auprès du gouvernement du Reich. Nous avions lieu d'espérer que, grâce à ces instances, cette décision ne serait pas exécutée et voici que nous apprenons avec stupeur que les ordres sont donnés pour prendre les cloches de nos églises. Devant cette mesure incroyable, il nous est impossible, comme évêques et pasteurs responsables, de ne pas élever la voix pour réprouver et condamner publiquement une pareille façon d'agir. Les cloches ne sont pas des objets quelconques en bronze. Elles ont une destination exclusivement religieuse : louer Dieu et inviter les fidèles aux offices. Elles ont été consacrées et sanctifiées par la bénédiction rituelle et sont donc vouées irrévocablement au culte divin... Nous déclarons solennellement que, de tout notre pouvoir épiscopal, nous nous opposons à une mesure qui n'a d'autre but que de transformer les cloches en engins de guerre et en instruments de mort... Si la décision annoncée se réalise, l'histoire dira que c'est la première fois, au cours des siècles, que cette profanation a été perpétrée en Belgique... »

Au sujet de la déportation des ouvriers, les évêques déclarent : « Entre temps, se poursuivent implacablement la mobilisation de la main-d'œuvre belge au service de l'Allemagne en guerre, la mise au travail forcé de notre population. A plusieurs reprises, nous avons protesté auprès des autorités occupantes contre ces mesures iniques. Les plus hautes autorités judiciaires du pays sont également intervenues... Tout est resté vain. Ces mesures de réquisition humaine sont absolument injustifiables. Elles violent le droit naturel, le droit international et la morale chrétienne. Elles ne tiennent compte d'aucune considération, ni de la dignité et de la liberté essentielles de la personne humaine, annihilées par contrainte et menacées de graves sanctions, ni du bien et de l'honneur des familles douloureusement éprouvées par la disparition de leurs membres, ni de l'intérêt suprême de la Société... »

SOLUTIONS

QUEL EST LE NOMBRE ?

C'est le nombre 37 qui donne, lorsqu'on le multiplie par 3, 6, 9, 12, 15, 18, 21, 24 ou 27, les produits suivants :

111, 222, 333, 444, 555, 666, 777, 888 et 999.

N'est-ce pas curieux ?

PHOTOS-DEVINETTES

1 — « The Affairs of Cellini ».
2 — « Les Misérables ».
3 — « Le Signe de la Croix ».
4 — « Anthony Adverse ».

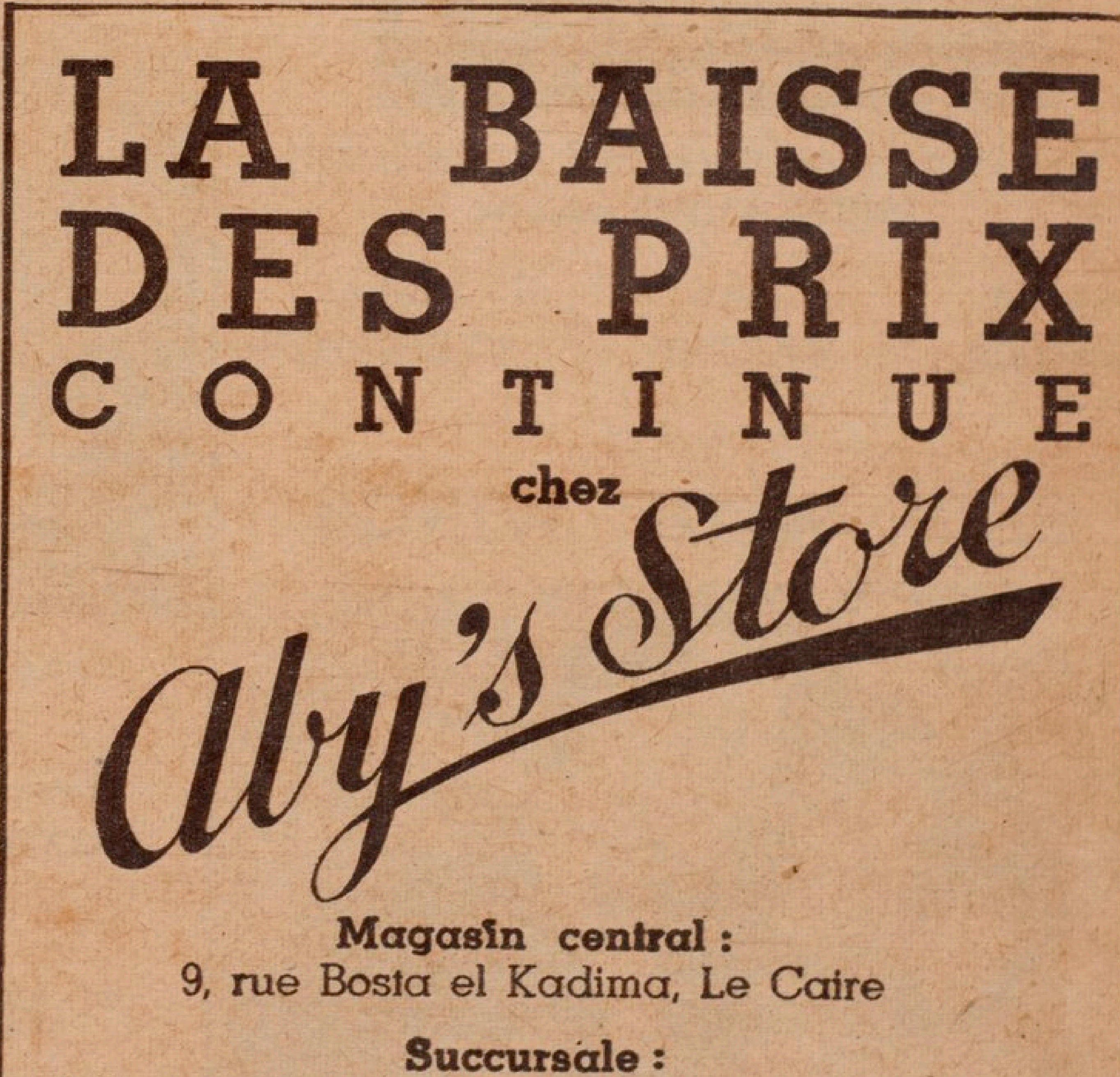














DELASSONS-NOUS...

PROUESSE ARITHMETIQUE

LES DES DEVINES

Priez quelqu'un de prendre deux dés à jouer et de les lancer sur la table ou sur le sol, tandis que vous aurez le dos tourné.

Annoncez alors que vous allez deviner, par un calcul mental, le nombre de points de la face supérieure de chacun des dés.

Pour cela, priez une des personnes présentes de faire sur une feuille de papier les opérations suivantes, que vous lui énumérerez ainsi :

— Prenez le nombre de points indiqué par l'un des dés. Doublez ce nombre. Au total, ajoutez 5. Puis, multipliez le nombre obtenu par 5. Enfin, au résultat, ajoutez le nombre de points indiqué par l'autre dé. Quel nombre avez-vous ?

Supposons que le résultat annoncé soit 88. Tout ce que vous avez à faire est de déduire 25 de ce nombre et le reste étant 63, vous annoncerez :

— Les chiffres de la face supérieure des deux dés sont 6 et 3.

LES FEMMES VALENT-ELLES LES HOMMES ?

Bien des historiens et des savants pensaient grand mal des personnes de sexe faible. Des passages des livres saints, l'autorité des pères de l'Eglise fortifiaient leur thèse. Saint Augustin lui-même, dans *La Cité de Dieu*, assure que des théologiens croyaient qu'au grand jour du Jugement, Dieu réformerait son ouvrage et que tous les morts, hommes et femmes, ressusciteraient avec le sexe masculin. Il existe même un petit traité fort rare qui affirme, dès le titre, que « les femmes ne sont point de l'espèce humaine ».

Et, au Ve siècle, un concile se tint à Mâcon qui mit en question si Dieu était mort pour les femmes comme pour les hommes !... Les débats furent longs et vifs et, la galanterie française aidant, on en vint à conclure que le bienfait de la rédemption s'étendait également aux deux sexes.

SAGESSE

D'une rêverie inquiète
Ne suivons point l'égarement :
Dans l'avenir dès qu'on se jette
On fait un larcin au présent.
Songeons, lorsque le jour commence,
A l'embellir jusqu'à la fin ;
Gardons toujours une espérance
Pour l'opposer au noir chagrin ;
Pour les revers un front serein,
Pour l'instant une jouissance,
Un désir pour le lendemain !

DORAT.

QUEL EST LE NOMBRE ?

Quel est le nombre qui, multiplié par 3, 6, 9, 12, 15, 18, 21, 24 ou 27, donne invariablement un produit composé de trois chiffres semblables ?

RIONS

Le Voyageur. — Chauffeur, combien me prendrez-vous pour me conduire à la gare avec mes colis ?

Le Chauffeur. — Cinq francs. Je ne vous ferai pas payer pour les colis.

Le Voyageur. — Bon, entendu. Allez-y, moi j'irai à pied.

Le Gardien du musée. — Cette pendule extraordinaire marche cent jours sans être remontée !

Un Visiteur. — Et combien de jours marche-t-elle quand elle est remontée ?

Le Maître. — Non, la pauvreté n'est pas un péché capital.

L'Elève. — C'est plutôt un défaut... de capital.

Fin de lettre :

Mon chaire papa, je tambrace otant de foi quilia de fote dortografe d'en ma laitre.

Le langage des pierres précieuses

AGATE : Cette pierre doit être portée par les personnes nées en juin. Elle est d'un grand secours pour les botanistes. En général, elle favorise les amitiés.

AMBRE : Cette pierre doit être portée par les personnes nées en août. Elle passe pour protéger contre les maladies et accroître les qualités morales.

AMETHYSTE : Pour les personnes nées en février : elle protège contre les maladies nerveuses et principalement les maux de dents.

AQUAMARINE : Pour les personnes nées entre le 24 octobre et le 23 novembre. Elle favorise la fidélité et constitue par conséquent un cadeau de mariage très apprécié.

BERYL : Pour les personnes nées en novembre. Elle est l'emblème de la pureté et les personnes mariées qui la portent connaissent le bonheur.

ESCARBOUCLE : Favorise les personnes nées en mars et leur fait atteindre les plus hauts sommets de la gloire.

CORAIL : pour les personnes nées en mai ; favorise les mariages heureux et protège les enfants contre toutes sortes de dangers.

EMERAUDE : (mai). Représente la générosité, la bonté et la sincérité. Son éclat diminue si celui qui vous l'a offerte se montre infidèle.

JADE : (septembre). Favorise les personnes nées en septembre et les protège contre tous les dangers.

JAIS : Pour les personnes nées entre le 21 mars et le 20 avril et entre le 23 septembre et le 22 octobre. C'est la mascotte des voyageurs. Les enfants cependant ne doivent jamais en porter.

LAPIS-LAZULI : A le pouvoir de cimenter l'amitié et d'augmenter l'amour.

PIERRE DE LUNE : Pour les personnes nées en juillet. Elle les sauvegarde contre tous dangers quand elles sont appelées pour une raison ou pour une autre à vivre loin de chez elles.

(*LES SOLUTIONS EN PAGE 15*)











PHOTOS-DEVINETTES

Voici quatre films interprétés par Fredric March :

1) Un célèbre sculpteur italien, batailleur et Don Juan. Constance Bennett lui donnait la réplique. C'est dans ce film que Frank Morgan parut pour la première fois dans un rôle comique et fit une création inoubliable. 2) La version américaine d'un grand film français, adapté d'un roman français célèbre. Fredric March fut moins bon que l'acteur français qui interpréta le même rôle dans la version française. Mais Charles Laughton (à droite) fut magnifique. 3) Un général romain, dans un des premiers succès du « parlant ». Claudette Colbert lui donnait la réplique, dans le rôle d'une impératrice. Charles Laughton (dans une création inoubliable) et Elissa Landi (son plus grand succès au cinéma) complètent la distribution. 4) Un film très long qui relate les aventures d'un personnage à travers le monde. La première réalisation qui ait duré plus de trois heures. Steffi Duna que l'on voit ici, Anita Louise jouait le rôle de la mère de Fredric March et Claude Rains celui du mari jaloux d'Anita.













IMAGES — Hebdomadaire paraissant le Dimanche. — Publié par la Maison d'Edition AL HILAL. E. & C. Zaidan, Directeurs-Propriétaires. — Adresse : Poste Centrale - Le Caire. Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar. Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, Rue Nébi Daniel. Tél. : 27412. — Abonnements : Egypte et Soudan : P.T. 150 — Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle : P.T. 175 (£ 1/16/-) — Autres pays : P.T. 200 (£ 2/1/-)